

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

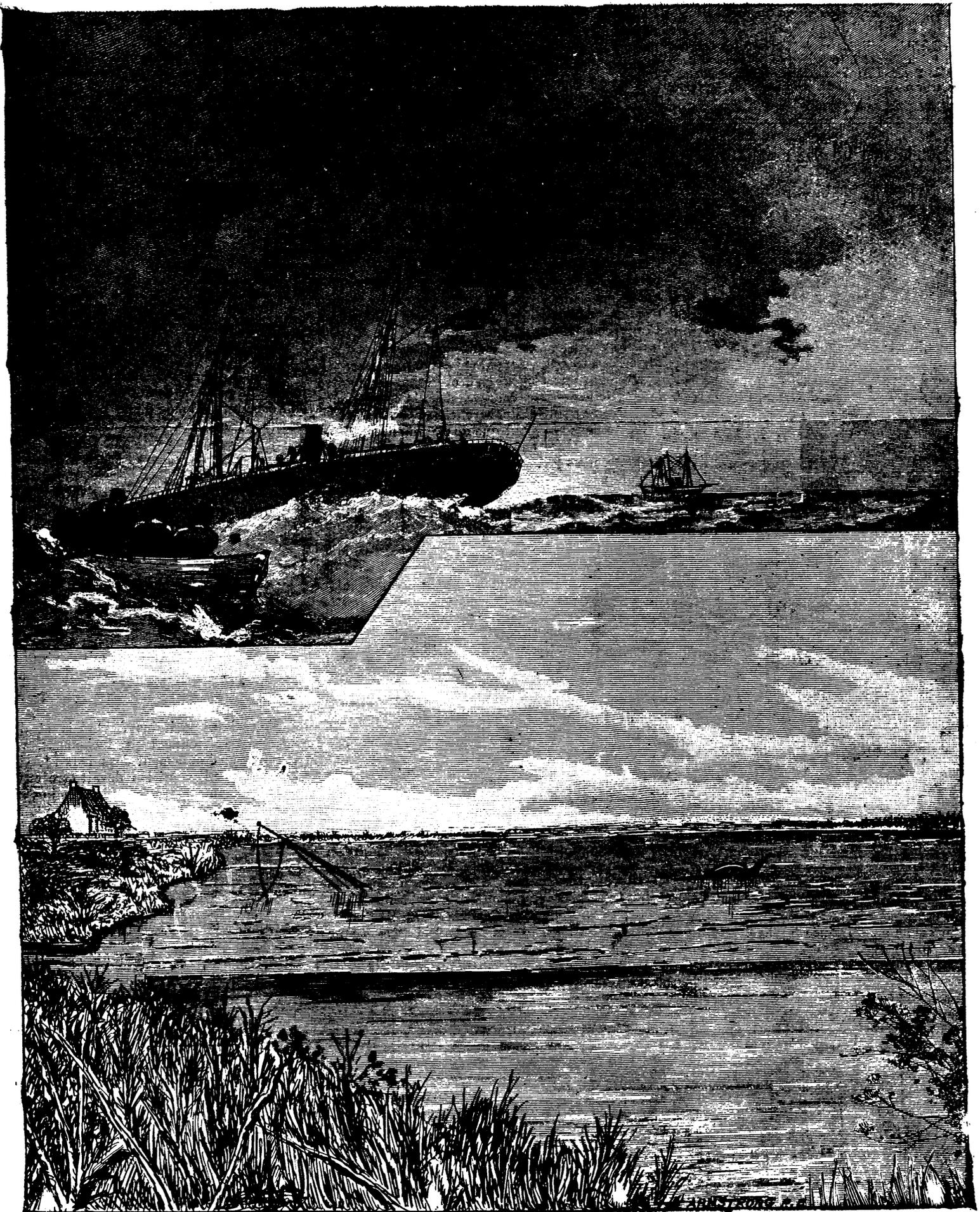
Un an, \$3.00 - - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

6ÈME ANNÉE, No 265. — SAMEDI, 1^{ER} JUIN 1889

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



VUE APRÈS LA COLLISION MONTRANT LE "CYNTHIA" AU MOMENT OU IL VA COULER
TERRIBLE COLLISION SUR LE FLEUVE SAINT-LAURENT, PRÈS DE LA LONGUE-POINTE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 1^{ER} JUIN 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Société Royale.—Poésie : Pompiers en fleurs, par Mme Jeanne de la Vaudère.—Le grand homme, par Paul Durand.—Le sergent Wallack.—Notes et impressions.—Nécrologie.—Poésie : Printemps et amour, par R. Chevrier.—Les exilés en Sibérie (avec illustrations), par Fernand Hue. Madame Térésa Carréno.—Promenade à travers l'exposition, par P. Colonnier.—En fumant, par Raoul Renault.—Nos gravures.—Connaissances utiles.—Choses et autres.—Variétés.—Récréations de la famille.—Feuilleton : Sans-Mère (suite).

GRAVURE : Terrible collision sur le fleuve Saint-Laurent entre le *Polynesian* et le *Cynthia*.—L'Exposition Universelle de Paris : Une rue au Caire.—Portrait de madame Carréno.—Portrait du sergent Wallack, tué à l'incendie de Saint-Sauveur.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	•	•	•	•	\$50
2 ^{me} "	•	•	•	•	25
3 ^{me} "	•	•	•	•	15
4 ^{me} "	•	•	•	•	10
5 ^{me} "	•	•	•	•	5
6 ^{me} "	•	•	•	•	4
7 ^{me} "	•	•	•	•	3
8 ^{me} "	•	•	•	•	2
88 Primes, à \$1	•	•	•	•	88
94 Primes					\$200

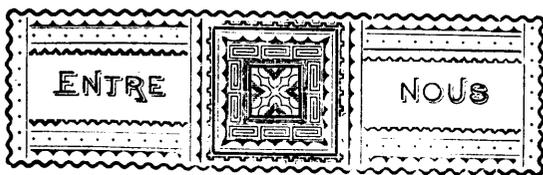
Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucun prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

SOIXANTE-DEUXIÈME TIRAGE

Le soixante-deuxième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de mai) aura lieu SAMEDI, le 1^{ER} JUIN, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



* * Paris ! Paris ! !

Jamais le verbe *aller à Paris* ne s'est conjugué avec autant d'entrain sur la machine ronde, et, vraiment, c'est à croire que l'on assiste au réveil de la vieille Lutèce, qui semblait sommeiller depuis dix-huit ans, depuis l'année terrible.

Il y a un mois encore, on se demandait ce qui résulterait de la grande épreuve, de cette exposition dont on parlait tant depuis deux ans, et les avis étaient partagés, les ennemis de la forme du gouvernement actuel prédisaient un fiasco, les enthousiastes annonçaient des merveilles.

Les derniers ont eu raison, et, quoique nombre de gouvernements aient refusé d'y prendre part d'une manière officielle, tous les pays y sont représentés, sauf peut-être l'Allemagne.

Je ne parle pas du Canada, puisqu'il semble entendu depuis longtemps que nous ne devons avoir avec la France que des relations purement platoniques.

Il est vrai que chaque fois que l'occasion de parler se présente, chacun s'efforce d'affirmer son admiration pour la France, ou plutôt pour une France spéciale, mais quand il s'agit d'établir des relations commerciales sérieuses, de réduire les

droits d'entrée des produits français, il n'y a plus personne.

C'est un système comme un autre, mais ce n'est pas le bon.

Chez nous, on est encore à discuter ce point : Les Français ont-ils raison ou tort de faire une exposition à propos du centenaire de 1789 ?

Pendant ce temps-là, le monde marche et le progrès l'accompagne.

* * Mais, sapristi ! elle existe, cette exposition ! c'est même un succès tellement grand qu'amis et ennemis de la France, ennemis et amis de la république, monarchistes, orléanistes, jéromistes, bonapartistes, radicaux de toutes les couleurs et autres applaudissent, et que Paris absorbe l'attention du monde.

Cela est tellement vrai que partout on laisse la politique de côté, que tous les journaux d'Europe et d'Amérique ne s'occupent que de l'exposition, et que le tourbillon entraîne les journalistes de tous pays, y compris le chroniqueur du MONDE ILLUSTRÉ

La vieille ennemie de la France, la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, s'exprime elle-même ainsi :

"L'exposition ouverte à Paris, rejette au second plan, non seulement le général Boulanger, mais toutes les questions politiques. Tout étranger trouvera d'ailleurs qu'il n'y a pas là une grande perte. La France qui travaille, est actuellement mieux considérée par les peuples que la France qui fait de la politique. Personne n'en voudra aux Français de ce que l'exposition qui a de si nombreux avantages, serve à un but politique et fournisse l'occasion de relever le prestige de l'Etat."

D'aucuns auront peut-être objection à admettre le sens de la dernière phrase, mais la conséquence en est cependant très naturelle.

Si, ne nous occupant que de l'opinion des ennemis du gouvernement, nous prenons le *Figaro* par exemple, nous y lisons les lignes suivantes, écrites par un monarchiste convaincu, M. Ph. de Granlieu :

"Eh ! bien, le miracle est accompli ; le phare s'est rallumé ; Paris a repris sa fascination souveraine, et toutes les taches, toutes les misères disparaissent dans le rayonnement de son exposition merveilleuse. Après vingt ans de lazaret, il rentre triomphalement dans le concert humain ; toutes les curiosités, toutes les admirations, toutes les envies lui reviennent à la fois ; des extrémités du globe, des migrations de peuples s'organisent pour venir saluer sa primauté retrouvée, et ceux qui se flattaient de l'avoir supplanté dans la direction des idées et des intérêts universels se voient avec aigreur délaissés dans leur jalousie et leur mécompte.

"On annonce même aujourd'hui que ses passionnés détracteurs et ses plus implacables ennemis, invinciblement attirés par le spectacle de sa résurrection, se disposent à le visiter, sans appareil, il est vrai, et en se masquant d'incognito, mais en lui rendant ainsi pourtant l'hommage que, selon La Rochefoucault, *le vice hypocrite rend à la vertu*.

"Oui, ceux qui ont campé en vainqueur dans nos Champs-Élysées en deuil vont s'y cacher en vaincus pour constater notre supériorité reconquise, et l'ombre de Henri Heine pourra murmurer encore : "Oh ! ma chère, ma belle Lutèce, tu ne seras pas remplacée dans ta royauté par cette autre capitale, qui n'est que le Tombouctou blanc de l'Europe, comme Tombouctou est le Berlin nègre de l'Europe."

Voici deux opinions bonnes à noter, mais cela n'empêchera pas sans doute certaines bonnes gens de trouver à redire à cette exposition.

* * J'ai dit "bonnes gens", à dessein, car j'en ai un exemple dans un de mes amis.

Cet excellent garçon, poète et prosateur, est l'homme le plus pacifique du monde, le meilleur père de famille qui se puisse voir, qui n'a qu'une marotte, mais une marotte solide, c'est de croire que les Français n'ont ni sens moral ni religion.

Où il a pêché cette idée là, Dieu seul le sait, mais il est convaincu, et si bien convaincu, qu'étant allé l'année dernière en France, il a vu des églises vides, alors qu'elles étaient bondées de très

braves gens craignant beaucoup Dieu et très peu les gendarmes.

Ce brave homme en veut surtout à la tour Eiffel et, dans une de ses dernières conférences, ce n'est pas sans crainte que je l'ai vu se lancer dans une tirade échevelée contre l'immense monument de fer.

Il y allait du reste avec un entrain admirable, et Don Quichotte, galopant, lance au poing, contre les moulins à vent, n'y mettait pas plus d'ardeur.

Pour lui, la tour Eiffel n'est pas une tour, n'est pas une œuvre étonnante de mécanique c'est le monument de l'orgueil humain s'élevant contre le temple de Dieu, l'église du Sacré-Cœur de Montmartre !

Comment a-t-il pu en arriver à cette conclusion dont l'énormité scandaliserait Joseph Prud'homme et Calino eux mêmes, c'est un mystère, mais il y est arrivé et, vous me croirez si vous voulez, il a été applaudi à outrance.

Pauvre bon garçon ! qu'il aille donc au Vatican demander à Léon XIII s'il est jaloux de M. Eiffel ; qu'il réfléchisse un peu, et qu'il soit bien convaincu que l'on peut construire une tour haute de mille pieds, et servir son pasteur tout de même.

* * Si l'on avait eu, en 1870, cette tour Eiffel, les événements auraient bien pu changer, car Paris aurait pu sans doute correspondre avec les généraux qui se trouvaient au-delà du cercle de fer qui étranguait la grande cité.

Un habitant de Bar-sur-Aube, M. Saillard, est parvenu, en effet, à observer de cette ville, le phare de la tour.

Il s'est placé au sommet d'une colline élevée de huit cents pieds au-dessus du niveau de la mer, et, en s'orientant à l'aide d'une boussole, il a pu facilement, avec la longue vue, trouver le rayon lumineux, passant par la vallée de l'Arvin.

La distance qui sépare la tour Eiffel de Bar-sur-Aube étant de près de cent milles à vol d'oiseau, le cercle de ce rayon embrasse une surface qui représente environ le vingtième de la France entière.

Les éclaireurs de l'armée de la Loire se sont avancés assez près de Paris pour pouvoir apercevoir une lumière placée à la hauteur de la tour, et il est évident que l'on aurait pu facilement correspondre à l'aide de la télégraphie optique.

En France, on a plaisanté la tour avant sa construction, mais il ne serait jamais venu à l'idée de personne de prendre le ton aussi solennel de mon ami pour arriver à un si mince résultat.

Quand à ceux qui l'ont applaudi, *Dieu les absolve*.

* * Ces bons puritains d'Anglais et d'Américains, qui ne s'étonnent pas facilement, viennent d'éprouver un étonnement des mieux réussi.

Sachant que l'exposition devait être ouverte le dimanche comme le reste de la semaine, ainsi du reste que cela s'est fait sous tous les régimes, en France, ces messieurs ont cru qu'il s'offrait à eux un excellent moyen de se singulariser et ont protesté contre cet usage.

On leur a tout simplement dit d'enlever leurs tomates et leurs cotonnades, et ils sont restés tranquilles.

Quelques jours plus tard, ces mêmes défenseurs de la morale, ayant loué plusieurs restaurants, cafés et brasseries de l'exposition, ont demandé au préfet de Police l'autorisation nécessaire pour exploiter ces établissements.

—Qui doit servir les clients ? demanda le préfet.

—Mais ! des jeunes filles, des femmes...

—Alors, pas d'autorisation. Bien fâché, messieurs, mais la loi le défend.

—La... ?

—Oui, messieurs, la loi.

—Comment, la loi ?

—Oui, messieurs. Je sais qu'en Angleterre et aux États-Unis, on emploie des jeunes filles pour servir dans les établissements publics, mais nous n'ignorons pas non plus les tristes conséquences que cet usage entraîne. Nous ne voulons pas de cela à Paris.

Ils sont furieux. Pensez donc, il y a là, plus qu'une question de morale, c'est une affaire d'argent !

* * Si je vous parle tant de l'exposition, ce n'est pas, croyez le bien, que je sois agent d'aucune compagnie de navigation, mais seulement parce que, comme je vous l'ai dit plus haut, le courant m'entraîne et que chacun lit avec avidité tout ce qui se rapporte à Paris.

Ah ! si j'étais millionnaire et lecteur d'*Entre-Vous*, j'enverrais un magnifique chèque au chroniqueur du MONDE ILLUSTRÉ, afin de lui permettre l'aller voir toutes ces merveilles.

Mais le Pactole, fleuve aurifère, dit-on, passe bien loin de chez moi.

Leon Liden

SOCIÉTÉ ROYALE

A la séance des quatre sections réunies, le 7 mai, Ottawa, M. Sandford Fleming, président général, a prononcé un discours, qui va être imprimé et qui produira un effet considérable, croyons-nous, sur les enrégés orangistes d'Ontario—il s'agit des deux races et des deux religions qui se partagent le Canada.

Les travaux de la Société ont occupé presque toute la semaine. Ils ont été nombreux et plus importants que de coutume. Nous voyons avec plaisir le développement de cette institution qui marche encore plus vite que nous n'osions l'espérer tout d'abord. Il y a sept ans qu'elle existe.

Chacune des sections siège dans une salle séparée. Lorsqu'il est nécessaire de les réunir pour délibérer sur des matières d'intérêts généraux, un signal transmet l'appel.

La section française, qui est la première par préséance, est bien aussi la première par son travail. Elle a été surtout remarquée depuis deux ans.

Ses officiers élus à la dernière séance sont : Joseph Marmette, président ; Napoléon Legendre, vice-président ; Alphonse Lusignan, secrétaire. Le président général est M. l'abbé Casgrain, qui remplace ainsi M. Sandford Fleming.

Les séances du jour et du soir des sections, comme celles de la Société en général, sont ouvertes au public.

Un auditoire nombreux, composé de l'élite de la société, s'était rendu dans la grande salle du Sénat, le 8 au soir, pour assister à la quatrième séance publique annuelle de la section française.

Le gouverneur-général présidait cette réunion à titre de patron de toute la Société.

Ci suit le menu du régal littéraire auquel prirent part tous ceux qui avaient une place dans la vaste et somptueuse enceinte.

Le discours d'ouverture, le seul en anglais, fut prononcé par le Principal Grant, de Kingston, qui traita de l'entente entre les deux races et fit un discours de maître.

M. l'abbé Casgrain fit ensuite lecture d'un travail magnifique, composé des lettres inédites de Montcalm ; le brillant lecteur fut à maintes reprises interrompu par les applaudissements.

Le juge Routhier déclama en second lieu une jolie poésie : *l'homme ennuyé*. Inutile de dire que le savant et sympathique auteur de tant de bons ouvrages souleva les plus bruyantes acclamations.

Le poète lauréat, M. L. Fréchette, déclama ensuite un poème de sa composition : *J. B. de la Salle, fondateur des Ecoles Chrétiennes*, qui témoigna une fois de plus du large talent de notre compatriote. Nous prédisons que cette pièce vivra tant que durera la langue française en Canada.

M. Benjamin Sulte parla la histoire et découvrit à son tour ; il fit passer devant l'auditoire les silhouettes des deux fondateurs de la Compagnie de la Baie d'Hudson, deux Français du Canada dont les noms et les exploits, paraît-il, ont été mis un peu en oubli par les historiens : ce sont Radisson et Chouart. Le conférencier, averti seulement à la dernière minute, a improvisé, avec un feu et un bonheur d'expression superbes.

Son Excellence Lord Stanley de Preston, adressa alors quelques paroles de remerciements à la Société, tout en félicitant les orateurs qu'il venait d'écouter avec tant d'attention.



POMMIERS EN FLEURS

Une très fine odeur de miel, d'ambre et de sève. Les branchages moussus ont un grand parasol frémissant et légers, qui vient frôler le sol Pour rebondir, rageux, sous le vent qui se lève.

L'orchestre des pierrots prélude au péché d'Eve. Et, dans l'arbre caché, dit : " Do, ré, mi, fa, sol ! " Les fleurs ont des reflets : perle, or et girasol. Sous un ciel de cristal comme on en voit en rêve.

O chers pommiers d'amour de mon printemps vermeil, Souriez de la terre après un froid sommeil ! Secouez vos flocons pour apaiser l'envie

Que j'ai de me rouler sur vos pétales blancs ; Car cette neige-là, neige aux parfums troublants, Ne tombe qu'une fois de l'arbre de la vie ! ...

MME JEANNE DE LA VAUDÈRE.

LE GRAND HOMME

La généralité des hommes vivent et meurent dans l'obscurité ; leurs actions, leurs vertus, leur vie entière est à peine connue de quelques-uns, et par suite tombe bientôt dans l'oubli. Cependant, il est des êtres qui, sortant de cette loi commune, réunissent en eux les qualités les plus brillantes et les vertus les plus aimables. Possédant l'amour du vrai et du beau, ils en apprennent les sources véritables.

Supérieurs dans les sciences et les arts, ils doivent être surtout zélés pour la religion et la patrie, bienfaisants et charitables pour la société. Ils méprisent les grandeurs humaines et les richesses, parce qu'elles sont fugitives, mais ils recherchent surtout la vraie gloire, celle que donne la vertu et la science. Ils ne vont pas d'eux-mêmes à la gloire, mais celle-ci vient à eux. Elle est la récompense d'une vie consacrée uniquement aux intérêts de la religion, de la patrie et de la société.

On donne le nom de grand homme à un être privilégié qui a reçu de Dieu les plus belles qualités de l'esprit et du cœur, et qui y correspond pleinement. Certes, l'homme de génie exerce parfois sur les individus une véritable influence, mais cela seul ne constitue pas la vraie grandeur. Le génie est une certaine aptitude que la nature a mise dans l'homme pour réussir dans une chose que d'autres entreprendraient inutilement. Si l'homme de génie a des vices, ce n'est pas un grand homme. On doit toujours juger l'homme par le cœur qui est la source des grands desseins et des nobles actions. On respecte et on aime l'homme de génie. Les méchants eux-mêmes, quoiqu'ils méprisent en apparence la sagesse de ses conseils et la sublimité de ses actions, reconnaissent cependant en eux-mêmes la supériorité morale de cet homme.

Voyez, dans l'antiquité, ce qu'on fait les grands hommes. Périclès, qui eut l'insigne honneur de donner son nom à son siècle, éleva sa patrie, la grande Athènes, à l'apogée de la gloire. Démosthène, le plus éloquent des orateurs, puisant ses inspirations dans le patriotisme le plus élevé et le plus pur, s'efforça de ranimer Athènes languissante et de conserver la liberté grecque menacée par Philippe, roi de Macédoine.

La philosophie de Platon, le sage de l'antiquité, fut pour les Grecs une préparation à l'Evangile. La noblesse des sentiments, un zèle ardent pour la vérité et la justice, la haute généralité de vues font de lui le plus sublime et le plus grand des philosophes païens.

Faut-il parler des vaillants défenseurs de l'Eglise chrétienne, des saint Augustin, des saint Basile, des saint-Jean Chrysostôme, des saint Jérôme, des Tertullien ? Ces hommes, joignant la plus grande science à une sublime piété, sont vraiment grands.

Dans l'âge moderne, nous voyons des Turenne, des Condé, des Bossuet, des Fénelon, des Massillon, et plusieurs autres, mériter le nom sacré de grand homme. Parmi les contemporains, on a déjà inscrit au livre de la gloire les noms de Montalenbert, Lacordaire, Louis Veuillot, Pie IX.

La piété, alliée à la science, fait seule l'homme vraiment supérieur.

Sans la piété, on peut acquérir l'admiration parfois de tout un peuple par ses talents, son génie et sa science, mais ce n'est pas la vraie gloire, celle qui s'appuie sur Dieu qui est la source de toutes choses, et qui, par conséquent, donne ou retire aux hommes les talents, le génie et la science.

Paul Durand

LE SERGENT WALLACK



Ainsi que nos lecteurs le savent déjà, le sergent Wallack, de la Batterie B, est l'une des victimes qui a été tuée par l'explosion d'un baril de poudre en faisant sauter une maison pendant l'incendie de Saint Sauveur, à Québec.

NOTES ET IMPRESSIONS

Oh ! l'hospitalité est chose douce et bonne, Heureux qui la reçoit, plus heureux qui la donne. PAUL BEN.

Nous honorons la force plus que nous n'estimons l'honnêteté.—G.-M. VALTOUR.

Il y a des plantes et des vertus qui ne naissent que sur des ruines.—J.-T. EATAVA

On dit que l'histoire se recommence ; ce qui est certain, c'est que l'on ne profite guère de ses leçons.—CAMILLE SÉE.

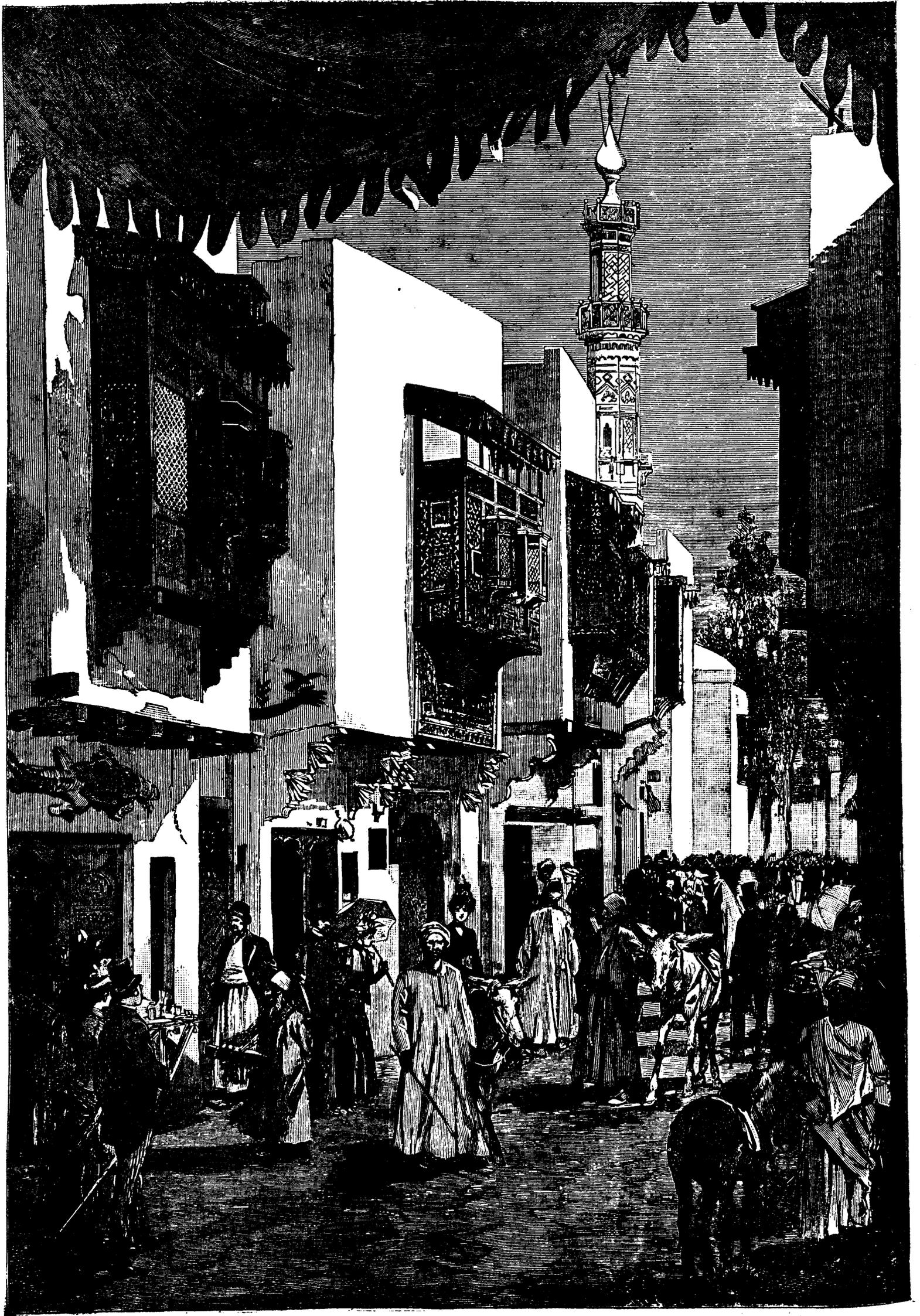
La fatalité est le nom générique que l'on donne à toutes les fautes, à toutes les erreurs humaines, quand on arrive à l'heure du châtement.—ALEXANDRE DUMAS.

NÉCROLOGIE

Nous avons le regret d'annoncer la mort, arrivée subitement, mardi de la semaine dernière, à Valleyfield, de madame Léocadie-Caroline-Delphine Coursol, épouse en premières noces de feu M. Théophile-Romuald Bergeron, en son vivant notaire de Rigaud, et en secondes noces de M. Gédéon-Benjamin Denault, maître du havre de Valleyfield. Madame Denault était la mère de M. J.-G.-H. Bergeron, le député fédéral pour Beauharnois.

Nature d'élite, madame Denault était aussi digne d'être remarquée par son esprit que par sa grande piété. Douée d'un jugement sûr, elle ne s'occupait toute sa vie que de rester modeste et bonne, et de faire de bons chrétiens de ses enfants. La grande consolation de sa famille est de savoir que la mort, quoiqu'arrivée soudainement, ne l'a pas trouvée en défaut, car sa vie avait été celle d'une sainte. Elle était âgée que de 58 ans.

Nous offrons nos plus sincères condoléances à la famille.



L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS. — UNE RUE AU CAIRE

POESIE

PRINTEMPS ET AMOUR

La sève bouillonne et pousse hors des branches,
En bouquets nombreux, les bourgeons naissants ;
Dans l'ombre du sol roses et pervenches
Faisent leurs couleurs et font leur encens.

Les enfants ravis, en légions folles,
Battent les chemins, les champs et les prés.
Voltigez, gamins, papillons frivoles !
La terre est à vous, vos jours sont dorés !

Comme des oiseaux sortis de leur cage
Vous baignez vos fronts vierges et bénis
Dans le chaud soleil et dans le bocage
Encore comme eux vous faites vos nids.

Marchant au progrès, les bourgs et les villes
S'éveillent soudain d'un repos fatal ;
Le Travail courbé—soutien des familles—
Puise au coffre ouvert du roi Capital.

Devant les ruisseaux à l'aspect des roses,
Devant la splendeur des bois repeuplés
Ainsi qu'un essaim de corbeaux moroses
On a vu s'enfuir les soucis voilés.

Le ciel est d'azur, la prairie est verte,
Le jardin des fleurs s'ouvre à deux battants ;
Rions et gardons notre porte ouverte
Pour laisser entrer le joyeux Printemps !

* *

Les pinsons rêveurs ont des chansonnettes
Qu'ils disent tout bas au coin des buissons,
Et le cœur ému, les pauvres fauvettes
Se rendent enfin aux vœux des fripons !

Qu'il s'en fait, le soir, des choses exquises
Dans les halliers, sous les bois épais !
Amoureux trompeurs, amants conquises
Cupidon peut-il compter vos forfaits !

Les astres là-haut enviant l'ivresse,
Et la volupté dont nous jouissons
Sont comme jaloux de notre allégresse
Et l'on voit d'ici qu'ils ont des frissons.

Le réveil du cœur met dans l'œil avide
Un étrange éclat, un vague désir ;
Tous ont cru sentir que leur âme vide
A faim de bonheur et soif de plaisir !

L'onde enfin narguant son lien de glace
Caresse la rive en de longs baisers ;
Le lierre fidèle au chêne s'enlace,
La terre sourit aux cieus embrasés.

On dit que l'hiver fait l'âme déserte ;
Eh ! bien, du Printemps fêtons le retour,
Rions et gardons notre porte ouverte
Pour laisser entrer ce coquin d'Amour !

A. Clavier

Montréal, mai 1889.

LES EXILÉS EN SIBÉRIE

Exilés en Sibérie ! — Ces mots reviennent chaque instant dans les journaux, et cependant on ignore généralement comment cette peine est appliquée et quel genre de condamnés elle frappe. Il est vrai de dire que le gouvernement russe est peu communicatif à cet égard. Je crois donc intéressant de donner quelques renseignements *absolument exacts* à ce sujet.

En Russie, il n'y a ni bague, ni pénitencier. Les criminels atteints d'une peine de quatre ans au plus, la subissent dans une prison d'Europe ; dès que la condamnation excède cette durée, on les envoie en Sibérie.

Les exilés en Sibérie se divisent en trois catégories : 1^o les condamnés aux travaux forcés (Katorzhniki) ; 2^o les pénitenciers (Poselentse) ; 3^o les bannis (Sylni).

Les condamnés des deux sexes appartenant aux deux premières catégories sont des criminels ; ils perdent tous leurs droits civils et ne peuvent plus rentrer en Europe ; ils portent un costume uniforme : casquette grise sans visière ; pantalon et chemise de toile grossière ; longue capote grise au dos de laquelle est cousue, entre les deux épaules, une pièce de drap jaune en forme de losange ; une chaîne de fer du poids de cinq livres est rivée à leurs jambes et la moitié de leur tête est rasée.

La troisième classe comprend les exilés politiques, qu'ils soient bannis à la suite d'un jugement—c'est le petit nombre—ou par ce que l'on nomme le "procédé administratif."

Exiler par procédé administratif consiste simplement à transporter un individu d'un point quelconque de l'Empire à un autre point, sans aucune formalité légale. Pour être banni de la sorte, il n'est point nécessaire d'avoir violé les lois de son pays ; il suffit d'être suspect, d'entretenir des rela-



CONVOI DE PRISONNIERS

tions avec des personnes suspectes, d'appartenir à une société secrète ou même d'être trouvé porteur de livres ou d'écrits prohibés.

Dans ce cas, le malheureux est arrêté et incarcéré, en attendant le départ d'un convoi, sans qu'il soit informé des charges qui pèsent sur lui, du crime dont on l'accuse, sans qu'il puisse obtenir un jugement ou même invoquer le témoignage d'un ami pour établir son innocence, car il entrainerait celui-ci dans sa perte sans parvenir à se



ÉVASION D'UN PRISONNIER

sauver lui-même. Subitement, il se trouve séparé du reste du monde de telle sorte que ses parents eux-mêmes ignorent souvent ce qu'il est devenu.

Si la place ne me faisait défaut, je pourrais vous conter, entre plusieurs autres, deux histoires *authentiques*, tellement navrantes, qu'on les croirait nées dans l'imagination d'un romancier.

Les bannis politiques, quoique confondus avec les criminels, pendant le voyage, n'ont pas la tête

rasée et ne portent pas les fers aux pieds ; en outre, ils peuvent être accompagnés ou rejoints par leurs femmes et leurs enfants sur la terre d'exil. En effet, la loi russe autorise la femme d'un banni à voyager aux frais de l'Etat, mais à la condition qu'elle suive un convoi de prisonniers, vive comme eux et se soumette à la discipline qui leur est imposée.

Ces convois de prisonniers sont dirigés de tous les points de la Russie sur Ekaterimbourg et Timmen d'où ils partent, à pied, pour le lieu de déportation qui leur est désigné. Depuis l'établissement des communications régulières par vapeur et chemin de fer, les exilés sont transportés par bateaux et par la voie ferrée de Moscou jusqu'à Ekaterimbourg ; ils ne commencent leur voyage à pied qu'après la traversée de l'Oural.

Mais quel spectacle que celui de cette longue colonne d'hommes et de femmes enchaînés, gardés par des soldats armés qui s'avance par les chemins boueux, défoncés, que les pluies et la neige fondue ont transformés en véritables cloaques. Derrière viennent la longue file des durs chariots et les *telegas* où sont entassés les malades, les blessés, les faibles qui ne pourraient suivre la colonne.

A deux jours de marche d'Ekaterimbourg, les exilés passent la frontière. Sur le bord du chemin, à l'entrée d'un bois de sapins, se dresse une pyramide en briques haute de douze pieds ; c'est la frontière de Sibérie.

De St-Petersbourg au Pacifique, il n'y a pas un point de l'empire rempli de souvenirs plus lamentables et aucun autre endroit n'a pour le voyageur un aspect plus triste que celui de cette pyramide élevée au milieu du chemin. Des centaines de milliers d'êtres humains, des hommes, des femmes, des enfants, des princes, des nobles, des paysans se sont arrêtés là pour dire un éternel adieu à leur patrie, à leurs amis, à leur foyer.

Comme cette limite de la frontière est située à égale distance de la dernière étape européenne et de la première étape sibérienne, on a coutume de permettre aux exilés d'y faire une dernière halte sur la terre natale. Alors se passent des scènes lamentables : les uns donnent libre cours à leur douleur ; d'autres versent d'abondantes larmes ; quelques-uns s'agenouillent, appuient leurs lèvres sur le sol de la patrie et, se relevant, emportent un peu de terre, là bas dans leur exil, comme un dernier souvenir de la vieille Russie ; d'autres embrassent la pierre froide de la pyramide et murmurent un adieu éternel à tout ce qu'elle symbolise.

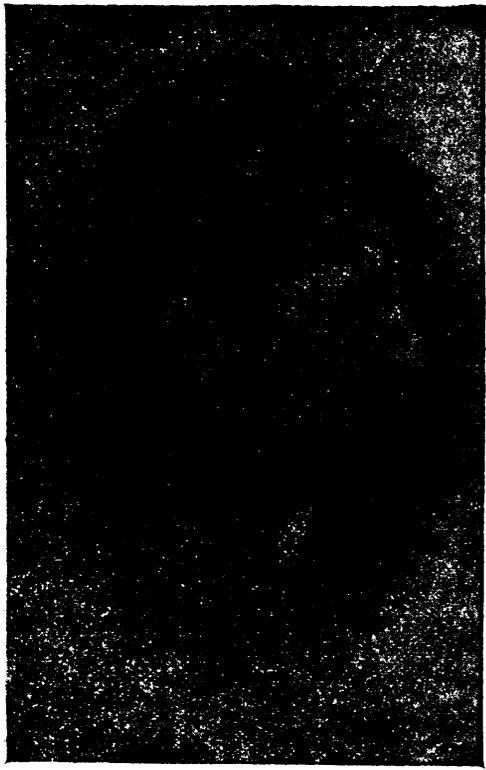
Enfin, le commandement de : *Stroisa ! formez vos rangs*, vient mettre un terme à ces épanchements ; l'officier crie : "En avant !" et la longue colonne grise reprend sa marche, avec un cliquetis confus de chaînes, en route pour la terre d'exil.

Souvent, pendant le chemin, des condamnés tentent de s'évader ; mais la consigne des soldats est sévère : ils tirent impitoyablement sur les fuyards. Beaucoup préfèrent courir la chance de recevoir une balle que de subir un éternel exil. Quelques-uns réussissent à gagner au large ; on les nomme *brodyags*. Généralement, ils sont repris au bout de quelques jours.

Les criminels sont dirigés soit sur les mines, soit sur les pénitenciers installés sur divers points de la Sibérie. Les exilés politiques, à moins qu'un jugement ne les condamne aux mines, sont internés dans des villes, sous la surveillance de la police. Là, à part la souffrance morale, le chagrin de la séparation, ils sont relativement bien. La plupart travaillent, sont employés chez les commerçants de la ville ; tous, à de rares exceptions près, sont bien accueillis.

Pour terminer cette très courte étude, je veux donner quelques chiffres qui me paraissent intéressants : de 1873 à 1887, 772,979 individus ont été envoyés en Sibérie, dont 19,314 en 1883 et 17,774 en 1888. En 1885, la seule année pour laquelle j'ai un détail exact, les 15,766 exilés se décomposaient comme suit : 5,536 femmes ayant suivi volontairement leurs parents ; 4,392 ayant subi un jugement et 5,838 bannis sans jugement par le procédé administratif. Ce dernier chiffre se passe de commentaires.

FERNAND HUE.



MADAME TERESA CARRÉNO

Madame Teresa Carréno, dont les deux concerts auront été donnés au Queen's Hall lorsque vous lirez ces lignes, est assez connue à Montréal pour nous dispenser de faire sa biographie. Qu'il nous suffise de dire qu'elle a été surnommée la reine du piano.

Du reste, ceux qui l'ont entendue, et ils sont nombreux, ont pu juger de son mérite.

Promenade à travers l'Exposition Universelle

Au sortir du palais du Trocadéro, nous nous trouvons au milieu de magnifiques et immenses jardins. Là sont exposées toutes les plantes les plus rares et les plus curieuses du monde entier. C'est l'exposition d'horticulture. A coup sûr, je crois que tout le monde sera content, car il y en a pour tous les goûts. Ça et là, à travers des bois charmants, des massifs éblouissants de fleurs de tous les pays, des plantes rares répandent une suave odeur dans toute l'atmosphère ; on rencontre de petites constructions très élégantes, représentant des cafés ou *bars* de tous les pays, tenus par des gens des nations qu'ils représentent. Là, on pourra se rafraîchir pendant les chaleurs avec mille bonnes choses inventées pour flatter les goûts les plus difficiles.

Si vous voulez bien me suivre, nous allons nous diriger vers un endroit qui présente en ce moment-ci une grande animation. Voici ce que c'est : Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, sous le sol du Trocadéro s'étendent de vastes souterrains, qui courent en longues et obscures galeries sous la terre. Eh bien ! un ingénieur français, M. d'Arras, a eu l'idée splendide d'utiliser ces souterrains. On les a changés de façon à représenter une exposition des mines, c'est-à-dire qu'en descendant, au moyen d'un ascenseur, dans un large puits ouvert au milieu des jardins, on arrive dans ces galeries qui offrent toute l'apparence d'une mine en pleine activité. D'abord, ce sont les charbons, puis les métaux, les minerais, etc., avec toutes les machines employées de nos jours à fouiller les entrailles du sol pour en retirer le minerai, le transporter, pour ouvrir les souterrains, fendre les rochers les plus durs et se pratiquer une route à travers, soutenir les voûtes au moyen de puissants et simples échafaudages, etc., etc. Une foule de personnages représentent toute une armée d'ouvriers dans toutes les positions imaginables, en train de travailler, exactement comme cela se pratique au sein d'une mine ordinaire.

Ce n'est pas tout, au bout de ces souterrains s'ouvre un puits de mille pieds de profondeur, où

l'on descend cinquante personnes d'un seul coup. C'est certainement une des choses les plus curieuses de l'Exposition. Vous savez que le globe de la terre est composé de couches de terrains successives, de couleur différentes et de consistances diverses. Eh bien ! en descendant dans ce puits on verra passer sous ses yeux d'abord la première couche, puis la seconde plus rougeâtre, puis des lits épais de rochers amoncelés, puis du sable, etc., etc., donnant une véritable idée de la composition du globe terrestre. Mais il faut que je vous donne ici une petite explication. Vous comprenez qu'il eût coûté des sommes folles et un temps considérable pour creuser un puits d'une telle profondeur. Aussi, M. d'Arras a-t-il usé de ruse pour réussir, et voici comment il s'y est pris.

Les visiteurs se placent dans l'ascenseur, la machine siffle et les voilà qui s'enfoncent, non sans une certaine émotion ; les différentes couches du terrain commencent à passer devant les yeux, la nuit se fait dans le grand trou noir, à peine éclairé par les lampes de l'ascenseur. Mais voilà que, rendu à une centaine de pieds, l'ascenseur s'arrête, tout doucement sans cesser toutefois de garder sa vibration ordinaire. Or, à ce même instant précis, une immense toile peinte, couvrant toute les parois du puits, se met à monter en sens inverse, continuant à présenter aux yeux des spectateurs, l'image fidèle de tous les terrains exactement comme s'ils descendaient toujours jusqu'à mille pieds. L'illusion est complète on ne s'est pas aperçu que l'ascenseur s'est arrêté, on le sent remuer et balancer comme au commencement de la descente, on voit toujours le terrain monter autour de soi et il est impossible pour celui qui ne le sait pas, de remarquer qu'il ne descend plus et que c'est le puits qui monte. Comme vous le voyez, c'est très ingénieux. Je parie qu'il y en aura qui auront plus peur de descendre dans le puits de mille pieds que de monter dans la tour de mille pieds ! ! !

En attendant, remontons nous-mêmes, si vous le voulez bien, et continuons notre visite. Nous sortons de l'enceinte des jardins du Trocadéro et nous traversons le pont d'Iéna, tout décoré de drapeaux et couvert d'un immense *velum*. On appelle ainsi une sorte de toile destinée à protéger les visiteurs contre les rayons trop ardents du soleil d'été. Ce *velum* est tendu comme une tente immense au-dessus du pont, et est soutenu par des lances très élégantes ornées de gracieux faisceaux, d'écussons et de pavillons de tous les pays du monde.

Nous arrivons de l'autre côté du pont ; là, devant nous, s'élève la gigantesque tour de mille pieds dont le sommet vertigineux va se perdre dans le ciel bleu. Quel spectacle ! c'est malgré soi, plus rien de ce qui nous entoure ne nous intéresse, on ne peut s'arracher les yeux de dessus ce colosse menaçant, qui semble toujours prêt à vous écraser ! Quand on est en bas et qu'on marche en levant la tête vers la tour énorme, une curieuse illusion se produit, il semble qu'on est immobile et que c'est la vaste échafaudage de fer qui s'agite dans les airs, prêt à s'abattre sur tous les monuments qui l'entourent. Mais réservons nos émotions pour quelques instants, nous reviendrons tout à l'heure au long sur cette remarquable construction. A l'endroit où nous sommes, comme ailleurs, on a construit un tunnel pour un chemin de fer qui fait le tour de l'exposition. Vous comprenez en effet, que c'eût été un travail affreusement fatiguant que de parcourir les longues allées de l'exposition ; en faire le tour seulement, soit plus de 7 milles de chemin, eût été assez pour un grand nombre de personnes. Ensuite les étrangers, ne connaissant point les lieux, se seraient égarés, ne voyant rien de ce qu'ils auraient désiré voir, et revenant sans cesse sur ses pas sans pouvoir se retrouver. Avec le système inauguré cette année, la fatigue, les retards et les ennuis disparaissent. Pour un prix modique, vous parcourez l'exposition assis à votre aise dans des chars de 1re classe, vous descendez là où vous voulez, et le soir, vous n'êtes pas plus fatigué qu'au commencement de votre visite. Il y aura environ 200 trains par jour ; ces trains seront composés de tous les échantillons de chars et de locomotives inventés jusqu'à notre époque. A part ce moyen de transport, il y a une sorte d'installation très curieuse qu'on n'a encore,

je crois, vue nulle part, c'est ce qu'on pourrait appeler un chemin qui marche. Voici ce que c'est. Figurez-vous un système de roues sur rails supportant un plancher au niveau du sol. Ce plancher fait le tour de l'enceinte de l'Exposition. Un câble sans fin, relié à une machine électrique ou à vapeur, communique un mouvement très doux à ce plancher, et sans qu'il soit besoin de rien arrêter, vous pouvez monter dessus et faire tout doucement le tour du terrain sans fatigue et en ayant le temps de tout voir à votre aise.

C'est une partie de cette voie ferrée qu'on peut voir sur le MONDE ILLUSTRÉ du 18 mai.

Le MONDE ILLUSTRÉ a donné, la semaine dernière, une très belle gravure des travaux d'installation dans la galerie des industries diverses. Cette vue, prise sans doute de la voûte du dôme, donne une idée de la grandeur énorme de ce palais que nous visiterons bientôt, et de l'incroyable quantité de travail qu'a nécessité leur aménagement.

J. Colonnier

EN FUMANT

Tous les journaux s'occupent de l'Exposition Universelle. LE MONDE ILLUSTRÉ a déjà donné plusieurs détails intéressants, dus à la plume de son collaborateur, M. Colonnier.

Je crois que les détails inédits qui suivent intéresseront les lecteurs de ce journal.

Les statistiques démontrent que depuis 1798, il y a eu à Paris onze expositions à venir jusqu'en 1849. Voici le nombre des exposants pour ces diverses expositions et les endroits où elles eurent lieu :

	Exposants.
1798 Champ-de-Mars.....	110
1801 Cour du Louvre.....	229
1802 Salle du Louvre.....	540
1806 Esplanade des Invalides.....	1,422
1819 Cour du Louvre.....	1,642
1823 " ".....	1,162
1827 " ".....	1,685
1834 Place de la Concorde.....	2,247
1839 Champs-Élysées.....	3,281
1844 " ".....	3,990
1849 " ".....	4,200

Comme on le voit par le relevé qui précède, le nombre des exposants a toujours été en augmentant.

Voici le nombre de ceux à qui on a décerné des récompenses à ces différentes expositions :

1798.....	23
1801.....	80
1802.....	254
1806.....	610
1819.....	809
1823.....	1,091
1827.....	1,254
1834.....	1,785
1839.....	2,305
1844.....	2,353
1849.....	2,738

La première exposition internationale a eu lieu en 1855 et le nombre des exposants était de 9,237. Deux autres expositions universelles furent tenues en 1866 et en 1878.

Le nombre des exposants enregistrés pour la présente exposition est de 30,000.

* *

Je vois, par les journaux américains, que le président Harrison ne visitera pas l'Exposition, contrairement à ce que disaient quelques journaux de Paris. Il suivra l'exemple de ses prédécesseurs qui se sont bien gardés de quitter, pendant toute la durée de leur mandat, le pays qu'il gouvernait.

* *

Assez de sérieux, badinons un tantinet. Le sérieux ne sied pas à la chronique.

Pour faire diversion, je vais vous relater une petite anecdote.

Il y a de cela plusieurs années, les journaux de Québec donnaient un magnifique compte-rendu d'une grande procession à la raquette, qui avait eu lieu dans la vieille cité de Champlain.

Un journal de Paris, voyant cette nouvelle annoncée à grand renfort de titres et sous-titres, se crut dans l'obligation d'en dire un mot. Mais, comme les raquettes ne sont pas connues à Paris, le naïf chroniqueur de cette feuille parisienne, pensant qu'il y avait une faute typographique dans le mot *raquette*, la corrigea et rédigea son *fait divers* à peu près dans ces termes :

Un grand nombre de citoyens de la ville de Québec (Canada), ont fait une marche en *jaquette* le jour de la Saint-Valentin.

Retraçons un peu la scène.

Par un froid sibérien comme on en a souvent vers la mi-février au Canada, imaginez-vous voir défilé, vêtus d'une belle *jaquette* blanche brodée, une centaine de jeunes Canadiens et Canadiennes, amis du sport.

Regardez-les s'acheminer, poussés par une rage de Nord-Est. La bise leur fouette les jambes et fait flotter en tous sens leur léger vêtement. De temps à autre, l'un d'eux pique une tête dans la neige et...

Brrr ! brrr ! c'est froid....

On a beau avoir le sang chaud, une marche en *jaquette* le 14 février n'est pas possible, même avec des souliers mous et des mitaines de loup-marin.

Je dirai sans crainte que si ce Parisien eût connu la rigueur de nos hivers canadiens, il se serait abstenu de faire promener en *jaquette*, au mois de février, ses cousins germains du Canada.

Rien qu'à y penser, j'ai l'onglée....

Des entrefilets de ce genre sont de nature à faire croire à nos frères d'outre-mer que les Canadiens sont comme les habitants des Iles Océaniques, qu'ils n'ont qu'une peau de rossignol pour cacher leur nudité.

* *

Wiggins—je lui en veux à cet astronome perroquet, car il a été la cause de plusieurs déceptions qu'il m'a fallu essuyer. Wiggins, dis-je, a prédit un été de sécheresse pour la province de Québec.

Eh bien ! moi, sans être capable de lire dans les astres, je vous promets un été assez pluvieux. Je me base pour vous annoncer cela sur la prédiction de Wiggins.

Si je me trompe, j'espère qu'on me tiendra compte de ma bonne intention.

RAOUL RENAULT.

NOS GRAVURES

TERRIBLE COLLISION

La catastrophe de mercredi dernier est l'une des plus désastreuses qui aient encore eu lieu sur le fleuve Saint-Laurent.

Le choc entre les deux vapeurs a eu lieu à cinq heures moins vingt-cinq minutes, vis-à-vis la bouée, jetée en face de l'église de la Longue-Pointe.

Le chenal que suivent à cet endroit les navires océaniques longe la rive nord du fleuve et a une profondeur de soixante à soixante-dix pieds.

D'après les informations générales recueillies dans la population du village, le *Cynthia* remontait dans le chenal, mais tenait la droite. Le *Polynesian* qui descendait contrairement aux règlements, appuyait aussi sur le côté nord du chenal.

Les pilotes des deux navires, voyant le danger, donnèrent des signaux d'alarme. Le *Cynthia* voyant que le *Polynesian* n'avait pas le temps de se remettre en position, lui aurait ordonné de garder sa fausse direction et lui même se serait lancé vers la large pour éviter le steamship de la ligne Allan, mais ce dernier le frappa en flanc.

Quelques instants plus tard, le *Cynthia* était entraîné à la dérive. On fit alors jouer les mouvements pour le lancer vers le rivage. La manœuvre réussit assez bien dans cette direction pendant une vingtaine de minutes ; mais l'eau envahissait le navire et tout à coup, à trente pieds du bord, le steamship de la ligne Donaldson se mit à enfoncer, et en huit secondes, il avait sombré dans 50 pieds d'eau.

L'équipage, qui avait espéré rendre le navire près de la terre ferme, fut pris par surprise et tous s'élançèrent à la nage. Les uns, bons nageurs, ayant enlevé leurs habits, purent franchir sains et

sauf la distance qui les séparait du rivage. D'autres se cramponnèrent aux épaves et luttèrent avec désespoir contre la mort.

Les signaux d'alarme et le bruit de la collision éveillèrent M. McVey, riche bourgeois de la Longue-Pointe, qui s'élança mi-vêtu vers le rivage et voyant plusieurs malheureux emportés par le courant, se jeta dans une chaloupe d'une quinzaine de pieds de longueur et accourut à forces de rames à leur secours. Il atteignit le bateau qui enfonçait encore et trouva trois matelots cramponnés au sommet des mâts. Il voulut les faire embarquer, mais ceux-ci refusèrent, lui disant d'aller d'abord au secours du pilote qui était emporté à quelque distance. M. McVey s'élança vers celui-ci, qui s'était emparé d'une mince planche longue d'un pied et demi et était sur le point de disparaître. Lorsque son sauveur l'empoigna, il était temps, car il se noyait.

On retourna vers les matelots, mais le bateau avait encore enfoncé et l'un des trois malheureux était disparu, les deux autres s'étaient jetés à la nage. On les recueillit.

Les noyés étaient Hugh Irving, le chef de cuisine, de Glasgow ; Alexander Nichol, matelot, de Glasgow ; Andrew Vance et Charles McCracken, aides-arriemeurs ; James Low, chauffeur de Glasgow ; James Ferron, maître d'équipage ; David Young, un rat de navire, de Glasgow ; Charles Blackstock, garçon de cabine.

Le *Cynthia*, qui jaugeait 2,400 tonneaux, a été bâti à Glasgow par la maison Henderson, en même temps que le *Titania* qui a fait naufrage, il y a environ trois ans, sur les côtes d'Anticosti.

Notre gravure représente le *Cynthia* au moment où il va disparaître dans les flots, et dans le lointain se dessine le *Polynesian*, continuant sa route vers Québec. Dans le bas de la gravure l'on voit le bout de l'un des mâts du vaisseau, qui se trouve dans environ cinquante pieds d'eau.

UNE RUE AU CAIRE

Voulez-vous connaître l'Egypte, non celle des Pharaons, mais celle des musulmans ? Allez à l'Exposition de Paris et promenez-vous quelques instants dans cette rue du Caire, dont nous publions aujourd'hui une vue, et si habilement restituée pour le plaisir des yeux et pour la joie de l'esprit.

Là, pas de symétrie, pas de règlements de police pour imposer les monotones régularités de l'alignement. Chacune de ces maisons s'oriente à sa guise, avec ses fenêtres en saillie, ses moucharabiés qui protègent le passant contre les ardeurs d'un soleil de plomb. Ici se dresse la mosquée, avec son minaret d'où le muezzin appelle les fidèles à la prière ; là, dans les bazars, grouille un peuple de marchands en costume indigène, tandis que des musiciens arabe font retentir l'air du bruit de leurs instruments. Et dans cette infinie variété de couleurs qui s'étalent sous les moucharabiés et sur les façades, les ânes blancs — de vrais ânes venus d'Egypte — jettent une note claire, imprévue, qui fixe le regard.

On ne peut visiter la section égyptienne sans se croire transporté dans quelque coin perdu de l'Orient, loin de notre civilisation industrielle, et c'est un bien étrange contraste que cette restitution du vieux Caire à l'ombre de la Tour Eiffel.

CONNAISSANCES UTILES

Moyen pour détruire les chardons.—On coupe la tige des chardons lorsque le temps est à la pluie, le pied reste en terre, pourrit alors presque toujours et ne produit pas de rejets, tandis que la végétation deviendrait puissante si la coupe avait lieu dans un temps de sécheresse.

Moyen de se débarrasser des chenilles qui s'attaquent aux gadeliers et aux groseilliers.—Voici un moyen très simple et peu coûteux, indiqué par un journal anglais : C'est tout simplement de faire dissoudre une livre d'alun dans trois gallons d'eau et d'arroser les plantes avec cette solution. On prétend que cette recette est aussi efficace que l'éllebore.

Colle séchant rapidement et ne tachant point.—Faites à froid une bouillie épaisse d'amidon ; d'autre part, faites dissoudre dans l'eau, au bain-marie, de la gélatine dans la proportion de moitié du poids de l'amidon ; mêlez autant de térébenthine. Lorsque cette dernière solution est bien claire, retirez et mêlez avec l'amidon en remuant. Cette colle s'emploie à froid.

Procédé pour rendre à la dentelle sa première blancheur.—Pas de dentelle si elle n'est parfaite de blancheur, de finesse et de beauté, nous dit ma vieille tante. Voici donc un procédé pour lui donner le plus bel aspect possible : Repassez-la d'abord légèrement et mettez-la en rouleau, dans un petit sac en toile neuve, que vous plongerez dans un bain d'huile, où elle restera vingt-quatre heures. Le sac doit ensuite séjourner quinze minutes dans de l'eau de savon bouillante, puis rincé à l'eau tiède, ensuite dans une eau claire où vous aurez mis quelques bribes d'empois cru. Sortez alors la dentelle du sac et épinglez-la sur une couverture pour la faire sécher.

CHOSSES ET AUTRES

—Quatre chinois de la haute classe dans le Céleste-Empire, sont arrivés à Washington, afin d'étudier la civilisation américaine.

—On vient de placer, sur la seconde plate-forme de la tour Eiffel, deux canons qui serviront à annoncer, chaque jour, l'ouverture et la fermeture de l'Exposition. Le général Gras, inventeur du fusil qui porte son nom, présidait à cette opération.

—La plus grosse perle connue : Elle pèse 75 "grains." La couleur et la forme en sont absolument nouvelles et en font un bijou unique au monde. Elle est, du reste, évaluée à 75,000 fr. Elle figurera à l'Exposition de Paris des pêcheries françaises.

—Philadelphie est le plus grand centre du monde entier où on fabrique le tapis. Il y a actuellement dans la ville 172 fabriques ayant 7,350 métiers, et employant 17,800 ouvriers. L'année dernière il a été fabriqué 71,500,000 verges de tapis valant près de \$48,000,000.

—Les offres les plus extravagantes arrivent chaque jour chez M. Eiffel, depuis l'achèvement de la tour. Il a reçu une lettre d'un gymnasiarque " familiarisé avec les hauteurs " (sic) qui demande au célèbre ingénieur l'autorisation de donner des séances d'acrobatie et de voltige sur la plate-forme supérieure de la tour !

—Un ministre protestant demanda dernièrement à tous les membres de sa congrégation qui avaient payé toutes leurs dettes de se lever. Après qu'ils eurent repris leurs sièges, le ministre appelle ceux qui n'avaient pas payé leurs dettes. Un individu se lève et explique qu'il est propriétaire d'un journal et qu'il ne peut pas payer ses dettes parce que tous les membres de la congrégation lui doivent leur abonnement. Un grand nombre, pour ne pas dire tous les journalistes, sont dans le même cas.

LA MÉNAGÈRE AGRICOLE.—Dans une exploitation bien conduite, ce n'est pas tout de rencontrer aux mancherons de la charrue un travailleur habile, sachant préparer convenablement un ensemble de récoltes intelligemment combiné, et remplir avec régularité ses granges, ses caves. La prospérité de la maison du cultivateur demeurera toujours incomplète, s'il n'est pas suffisamment secondé par une compagne laborieuse et douée comme lui de la sagacité nécessaire pour tirer de toutes choses le parti le plus avantageux. La bonne direction de l'intérieur, à commencer par celle des enfants et des serviteurs, l'entente et l'économie dans les dépenses du ménage, la surveillance de la vacherie et du poulailler, l'utilisation des produits de la basse-cour, de même que du jardinage qui devrait exister sur chaque ferme, telle est le rôle propre de la femme du cultivateur. Nous pourrions citer maintes maisons dont les bénéfices et les succès sont dus à la bonne direction de la femme du cultivateur.



CONCOURS HIPPIQUE

—Tu vois, mon ami, quelle vigueur donne l'avoine; tu aurais besoin de te mettre à ce régime.

VARIÉTÉS

Scène d'intérieur.
Le père et la mère, deux enragés pochards, se rouent mutuellement de coups: cris et vacarme.
—Qu'est-ce que c'est? demande un tout petit.
—N'as pas peur, fait Gavroche. C'est papa et maman qui jouent leur morceau à quatre mains!
Madame gronde sa cuisinière.
—Il est absolument impossible, de nos jours, de trouver une bonne servante!
La cuisinière, avec amertume:
—Et une bonne maîtresse, donc!

Pourquoi un gazier ne meurt-il jamais d'un accident de travail?
—Parce que, lorsqu'il se voit perdu il trouve toujours son salut dans la fuite.

A table:
On oublie de servir Bébé, un charmant bambin de cinq ans.
—Papa, demande celui-ci, c'est donc comme pour les trains express: on passe les petites stations.

Pensées choisies de Briollet:
"Les gens qui aiment beaucoup le cigare brûlent ce qu'ils adorent."
"Je déteste les médecins. Quand l'un d'eux me demande où je souffre, je lui réponds: "Du flan!"
"S'il y a des maladies rérieuses, il y a aussi de petits maux pour rire."

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 503.—LES LETTRES ABSENTES
Ajouter les deux mêmes lettres aux mots: rêve, repe, livre, code, nuls, sein, mal, pour former autant de mots nouveaux.

No 504.—CHARADE
Deux poissons bout à bout suivis d'une voyelle.
Tel est "mon mot," lecteur, qu'il s'agit de chercher.
Ces poissons, qui ne sont pas d'espèce cruelle, se ressemblent si bien, qu'on pourrait, sans pécher, Les prendre l'un pour l'autre; ils ont même figure, même air, même longueur, aussi même nature.
Ne soyez jamais mon Entier.

SOLUTIONS

No 500.—Le mot est: Cor-don.
No 501.—Les noms sont: Mercier, Chapleau, Langelier.
No 502.—Les mots sont: Comète.—Coco —Même — Fête ou Tête.

ONT DEVINE:

Mlle Eugénie Cinq-Mars, Montréal; Albert Deschamps; Mlle A. N. Langlois, Québec; Raoul Vézina, Montréal.

AVIS AU MERE.— LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW pour l'adentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des États-Unis, et il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de mères pour leurs enfants. Pendant les progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la dissenterie et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mère en donnant la santé à l'enfant. Prix: 25 cents la bouteille.

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE

2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202

750



JOHNSTONS FLUID BEEF

LE

GRAND FORTIFIANT

BANQUE JACQUES - CARTIER

Montréal, 24 Avril, 1889.

Avis est par le présent donné qu'un dividende de trois et demi pour cent, sur le capital versé de cette institution a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au bureau de Banque, à Montréal, le et après Samedi, le Premier Juin prochain.

Les livres de transfert seront fermés du 18 au 31 mai, les deux jours inclus.
L'Assemblée Générale Annuelle des Actionnaires aura lieu au Bureau de la Banque, MERCREDI, le DIX-NEUVIEME jour de Juin prochain, à UNE heure p.m.

Par ordre du Bureau,
(Signé) A. DE MARTIGNY,
Dir.-Gérant.

Banque Ville - Marie

AVIS est par les présentes donné qu'un dividende de TROIS ET DEMIE pour cent (3 1/2) a été déclaré sur le capital payé de cette institution, pour le semestre courant, et que ce dividende sera payable au bureau principal de la banque, à Montréal, SAMEDI, LE PREMIER JUIN prochain.

Les livres de transferts seront fermés du 20 au 31 MAI prochain, inclusivement.
L'Assemblée annuelle des actionnaires aura lieu au bureau de la Banque, MERCREDI, le 19 JUIN prochain.

La séance sera ouverte à midi.
Par ordre du bureau.

U. GARAND,
Caissier.



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démangeaison et dartres aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

A. LAFERRIERE, typographe,
No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.

On trouvera les mêmes remède au No 25, rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

26, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

Le Musée des Familles, publication bimensuelle illustrée. Conditions d'abonnement: Un an (à partir du 1er janvier 1889): Paris, 14 francs; Département, 16 frs; Canada, 18 frs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

LA MEILLEURE PLACE POUR ACHETER

— DU —

BON TABAC CANADIEN,
CIGARES & CIGARETTES,

EST MAINTENANT AU

No 1786 RUE SAINTE-CATHERINE

Entre les rues Sanguiet et Ste-Elizabeth

HUITRES AU VERRE, GATEAUX, FRUITS, ETC.

Une visite est sollicitée

HORACE CORMIER

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorrhoides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1.—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18.—Pour les hémorrhoides. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES,
Saint-Eustache, P.Q.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

ATTENTION!

Nous nous chargeons d'améliorer les TORDEURS de n'importe quelle patente, c'est à dire de les mettre sur deux bancs, comme les nouveaux le sont aujourd'hui, pour la modique somme de \$3.50. S'adresser au No 158, rue Amherst, ou vous pourrez en voir un amélioré.

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED

Le plus complet des journaux illustrés anglais, publié aux États-Unis, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement: un an, \$4; six mois, \$2. S'adresser comme suit: Judge Building, 110, Fifth Avenue, New-York (E.-U.).

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants:

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.

Moutarde Française, Glycerine, Collefortes.

Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BRESOLES—10

(Bâtisses des Sœurs) MONTREAL

CE QUE

FIT MA TANTE

MA TANTE a dit beaucoup de choses, mais ce qu'elle a dit de mieux est rapporté par Mlle Mary Andrews, de Buffalo, N. Y.:

LE BON GRAND SAINT-LEON

A fait beaucoup de bien dans notre famille surtout pour notre mère, dont la vie était en danger, affaiblie qu'elle était par la douleur et la perte d'appétit. Le sommeil l'avait lassée; ma tante seule pouvait prendre soin d'elle, et elle lui fit boire de l'eau de Saint-Léon chaude, tout comme le thé. Maintenant elle est très forte et se porte bien. Elle repose bien toutes les nuits, bref, elle est complètement changée et a retrouvé toute sa bonne humeur d'autrefois.

MARY ANDREWS,
Buffalo N. Y.

LA CIE. D'EAU DE SAINT-LEON

54, CARRÉ VICTORIA

M. A. POULIN,

Téléphone 1432 GERANT, MONTREAL

SIROP

ANTI-BRONCHITE

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le Foie et les Poumons; fait expectorer, sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2561, NOTRE-DAME, MONTREAL

SCIENTIFIC AMERICAN

ESTABLISHED 1845

Is the oldest and most popular scientific and mechanical paper published and has the largest circulation of any paper of its class in the world. Fully illustrated. Best class of Wood engraving. Published weekly. Send for specimen copy. Price \$5 a year. Four months' trial, \$1. MUNN & CO., PUBLISHERS, 311 Broadway, N.Y.

ARCHITECTS & BUILDERS

A great success. Each issue contains colored lithographic plates of country and city residences or public buildings. Numerous engravings and full plans and specifications for the use of such as contemplate building. Price \$2.50 a year, \$1 a copy. MUNN & CO., PUBLISHERS.

PATENTS

40 years' experience and have made over 100,000 applications for American and Foreign patents. Send for Handbook. Correspondence strictly confidential.

TRADE MARKS.

In case your mark is not registered in the Patent Office, apply to MUNN & CO. and procure immediate protection. Send for Handbook. COPYRIGHTS for books, charts, maps, etc., quickly procured. Address

MUNN & CO., Patent Solicitors,
GENERAL OFFICE: 311 BROADWAY, N. Y.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux littéraires du Canada.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Verrill's Bureau (15 Spruce St.) New York. Contracts may be made for it.

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 1 JUIN 1889

SANS MÈRE

TROISIÈME PARTIE

SEULE AU MONDE

(Suite)

Plus bas elle ajouta, les dents serrées :

—Celui qui a failli conduire Pierre de Sauves à Péchafaud, et si je le trouve... malheur à lui !....

IV.—MORT OU VIVANT

Ce fut par un temps magnifique que la *Ville-de-Londres* (*City-of-London*), un grand paquebot qui fait la traversée de Southampton à New-York, quitta l'Angleterre pour se diriger vers le Nouveau-Monde, en emportant Pierre de Sauves.

Après ces longs mois de prison, quelle joie n'éprouvait pas l'ingénieur de se trouver sur cette mer magnifique seul avec ses pensées, regardant de tous les côtés les grandes vagues voyageuses qu'effleuraient à peine l'aile des mouettes blanches, et sur lesquelles le bateau marchait, en laissant à peine derrière lui la raie plus claire de son sillon d'argent !..

Peu à peu, son cœur meurtri se calma ; l'affreuse blessure faite à sa sensibilité d'honnête homme se cicatrisa, il se dit que lorsqu'on échappe à l'horrible danger qui l'avait un instant menacé, c'était pour arriver à la pleine et entière réhabilitation, au bonheur tranquille, exempt de tout soupçon, de toute souillure, qu'il était digne de goûter entre sa sœur et son fils.

Et le courage lui revint.

Et lorsque son pied toucha la libre Amérique, il lui sembla que rien ne devait résister à sa volonté intelligente, à l'énergie inlassable qu'il allait déployer dans la recherche d'Eugène Gages.

Bientôt, en effet, il se trouva à Philadelphie que la maison de la rue Auber lui avait signalée comme étant la ville pour laquelle l'ancien contre-maître de Pierre était parti.

Le propriétaire de l'usine qui l'avait engagé était un Français nommé Nicolas Jussien, pour lequel M. de Sauves avait des lettres de recommandation.

Avec cela, et les quelques mots d'anglais qu'il connaissait, Pierre espérait arriver à ses fins.

Il débarqua du chemin de fer qui relie cette immense cité, la deuxième de l'Union, à la capitale, New-York, le soir assez tard.

Il ne fallait point penser à autre chose qu'à chercher un hôtel et à se reposer, c'est ce qu'il fit.

Il prit donc une voiture et se fit conduire à « Colonnade Hôtel » qu'un de ses compagnons du transatlantique lui avait recommandé, et au bout de cinq minutes le cocher s'arrêta devant un colossal édifice à cinq étages dont la porte principale était en effet précédée d'un péristyle à colonnes.

Pierre entra dans un somptueux vestibule, le

« hali », accessible à tout le monde, au public comme aux hôtes de la maison, et après avoir passé entre deux remparts de malles entassées les unes sur les autres, il se dirigea vers un bureau où trônait un personnage à l'air fort important qui, sans desserrer les dents, lui présenta un registre ouvert et une plume.

M. de Sauves n'eut pas besoin d'explications, il inscrivit son nom au-dessous de celui du dernier arrivé.

L'autre ne le regarda même pas, il mit un numéro à côté, et appuya son doigt sur le bouton blanc d'une sonnette électrique.

Aussitôt un nègre parut, un superbe garçon du noir le plus intense, aux yeux d'une douceur particulière.

L'homme du bureau lui tendit une clef, et lui dit ces seuls mots :

« Two and five. »

Le nègre à son tour sonna l'ascenseur, et dix secondes plus tard Pierre de Sauves était introduit dans la chambre 205, au second étage.

comme celui de tous ceux de sa race, avait une pureté qui prouvait un long séjour en France.

M. de Sauves se retourna vivement du côté du domestique.

—Tiens ! dit-il, vous parlez français, cela m'est bien agréable. Comment vous appelez-vous ?

—Abraham Dérigny.

—Dérigny... c'est de mon pays, cela.

—Et je suis Français, monsieur, aussi. Je suis né à la Guadeloupe, que j'ai quittée tout jeune pour aller servir à Paris, de là je suis revenu à New-York, puis ici où l'on gagne plus d'argent.

Si monsieur le désire, je puis demander à être attaché à son service tout le temps qu'il monsieur passera à Philadelphie.

—Je ne demande pas mieux. Que faut-il faire pour cela ?

—S'entendre avec le gérant sur les conditions.

—Le gérant, c'est l'homme du bureau en bas ?

—Non, celui-là n'est que le concierge ; mais il fera venir le gérant si monsieur le désire.

—Bien, ainsi je ferai demain matin.

Pierre regarda le nègre.

Son front était développé, ses yeux très droits, l'ensemble, malgré les lèvres avancées, était sympathique et annonçait une nature bonne, peut-être capable d'un certain dévouement.

—Dites-moi, Abraham, continua M. de Sauves, vous connaissez bien Philadelphie ?

—Oh ! oui, monsieur. Il y a six ans que j'y suis, et j'y ai piloté bien des Français comme monsieur.

—Etes-vous capable de m'aider à chercher et à trouver quelqu'un ?

Abraham leva sur M. de Sauves ses grands yeux étonnés, où toute impression ressentie se reflétait vite.

La sympathie du domestique avait-elle fait fausse route, et au lieu de se trouver en présence de quelque gentleman français ces grands seigneurs si élégants, si fiers que le nègre adorait, était-il devant un vulgaire agent de police à la recherche d'un criminel plus vulgaire encore ?...

Pierre s'aperçut vite de l'hésitation et du mécompte de celui qui était devant lui.

—Eh bien ! fit-il ; qu'avez-vous donc ? que se passe-t-il ?

Le nègre eut un large sourire, sous lequel il essayait de cacher son embarras, montra toutes ses dents.

—C'est que... balbutia-t-il ne trouvant pas ses mots.

—Voyons, l'interrompit Pierre, je gage que vous vous méprenez sur mes intentions.

—Dame ! ça se pourrait bien, et si monsieur voulait s'expliquer...

—C'est ce que je vais faire. Je suis à Philadelphie beaucoup pour mes affaires, car je suis fabricant à Paris, et je voudrais placer mes produits et un peu aussi pour chercher mon ancien contre-maître, lequel m'a quitté afin de gagner davantage. Or, comme j'ai un impérieux besoin de lui, je n'hésiterais pas à le payer ce qu'il voudra. Je n'eusse certainement pas fait le voyage pour le retrouver ; mais puisque je suis dans la même ville que lui, je veux essayer de le reprendre si c'est possible.

Les yeux si droits de Pierre de Sauves, sa voix aux inflexions chaudes et sympathiques avaient agi de nouveau sur le cœur du nègre, ces grands enfants, tous de première impression, incapables de résister à ce qui les pousse en eux, soit le bien, soit le mal.

Sa physionomie s'était de nouveau éclairée, son doux regard brillait.



Un instant la jeune femme tint le papier dans ses mains.—Voir page 53, col. 3.

Le nègre alluma le gaz, puis donna de tous les côtés des coups d'un petit balais qu'il portait pendu à sa ceinture.

Cet instrument qui, en Amérique, remplace la brosse, est inséparable des domestiques et surtout des nègres qui, du matin au soir, l'ont dans les doigts et le promènent partout, sur les meubles, sur les habits, sur les gens qui entrent et qui sortent, même sur leurs chapeaux.

Tout à coup, son petit travail terminé, le nègre s'inclina, et, avec une désinvolture toute parisienne :

—Monsieur a-t-il besoin de quelque chose ? demanda-t-il à Pierre.

Celui-ci qui depuis son départ de Southampton, n'entendait parler qu'anglais, ou à peu près, éprouva en écoutant ces quelques mots français, une singulière impression de joie intime.

L'accent du nègre, quoiqu'un peu zéyant,

—Je ferai tout ce que voudra monsieur, dit-il, excepté un ouvrage de mouchard.

—C'est entendu. Nous nous mettrons en route demain de bonne heure.

—Ce soir, monsieur ne veut pas souper ?

—J'ai dîné en route, dans le wagon-restaurant, je n'ai pas faim.

—Monsieur ne veut pas de thé ?

—Non, merci.

Tout à coup, avant de quitter la pièce, Abraham s'arrêta.

—Monsieur veut-il me permettre de lui demander comment s'appelle son ancien contremaître ? dit-il.

—Eugène Gages.

Dérigny réfléchit quelques instants.

—Je n'ai jamais entendu parler de lui, fit-il naïvement.

—Ce qui n'est pas étonnant.

—Oh ! il vient tant de monde ici, et de toutes les catégories. Et l'usine dans laquelle il est entré, monsieur, sait-il quel est le nom du directeur ?

—Oui, c'est M. Nicolas Jussieu.

Le visage du nègre eut une expression triomphale.

Pierre tressaillit.

—Vous le connaissez ? demanda-t-il aussitôt.

—Oui, quand M. Jussieu est arrivé en Amérique il y a cinq ans, il est descendu dans cet hôtel. C'est un Bordelais, ami des gens de mon pays.

—Quel homme est-ce, M. Jussieu ?

—Le plus honnête et le meilleur que l'on puisse rencontrer.

—Qui me recevra bien ?

—Oh ! pour sûr, monsieur peut y compter.

Le lendemain de très bonne heure, Pierre était debout.

Il n'avait pas fermé l'œil de la nuit, on le comprend.

Se trouver si près de l'assassin de Georges, du misérable qui avait tué ce garçon si bon, si honnête, si aimé d'Adèle ; de celui qui non seulement avait apporté le deuil et le désespoir dans leur intérieur jadis si heureux, mais qui avait failli le déshonorer, lui Pierre de Sauves !...

A ces idées, malgré le calme et la volonté de l'ingénieur, tout son sang bouillonnait, une grande indignation montait en lui, l'étreignait à la gorge, il n'était plus maître de ses nerfs et de sa colère.

Vingt fois, il se leva, prêt à sonner Abraham voulant courir chez M. Jussieu avec le nègre, ne pensant plus qu'à lui demander l'adresse d'Eugène Gages.

Vingt fois, sa volonté et son énergie reprirent le dessus.

Non, il devait se taire, se contenir, aller prudemment, doucement : Eugène Gages avait une intelligence supérieure, lui donner l'éveil serait perdre à jamais l'espoir d'une vengeance possible.

Alors, Pierre se recoucha, et en attendant le jour il se mit à repenser au passé.

Il se souvenait de ses bontés sans nombre pour celui qu'il avait pris sous sa protection.

Avait-il assez rêvé de tourner cette intelligence dévoyée vers le bien, d'en faire un ouvrier honnête et utile, un bon mari, un bon père de famille ?...

Et il croyait y avoir réussi, quand le crime avait été commis.

Le crime !...

Par moments, il doutait encore qu'Eugène Gages eût été capable de devenir un assassin !...

Et malgré les affirmations du docteur Lateux, certifiant que les cheveux trouvés dans la main du mort étaient bien ceux du contremaître ; malgré Suzanne ; en dépit de tout ce qu'Adèle pensait et croyait ; malgré surtout sa propre conviction à lui, quand il se reportait aux singuliers adieux que lui avait faits Eugène la veille de son départ, lorsque Pierre était allé le voir dans sa petite maison de la rue Pixérécourt, l'ingénieur se disait :

—Quand je l'aurai revu, lorsque je l'aurai entendu se défendre de mon accusation, alors seulement mon opinion sera faite : je ne garderai plus un doute contre lui, ou bien je saurai qu'il est véritablement l'assassin que je cherche.

Comme il venait de finir sa toilette, deux petits coups furent frappés à la porte de sa chambre.

—Entrez, dit Pierre aussitôt.

La bonne figure d'Abraham apparut alors.

Au jour, il sembla à M. de Sauves, que la physiologie du nègre lui était encore plus sympathique que la veille avec son bon regard doux, et ses grosses lèvres souriantes.

—Le gérant m'a chargé de ses conditions pour monsieur, dit-il.

—Ah ! bien, quelles sont-elles ?

—Monsieur donnera dix dollars par vingt-quatre heures pour la voiture, le cocher, et moi par-dessus le marché.

Pierre fit la grimace.

—C'est cher ! dit-il.

—Que monsieur essaye pendant quelques jours, et s'il reste longtemps, il refera son arrangement.

—C'est entendu. Mais pour ce prix-là, aurai-je le droit à mon véhicule à quelque heure que ce soit ?

—Du jour ou de la nuit, oui, monsieur.

—Alors, j'accepte. La voiture est-elle attelée ?

—Oui, monsieur ; il y en a toujours plusieurs de toutes prêtes sous les remises.

—Bien, mettons-nous en route.

Quelques instants après, une victoria découverte, fort convenablement tenue, prenait la file sur les rails de fer qui sillonnent Philadelphie dans tous les sens, et sur lesquels passent tous les véhicules, cars, voitures, fiacres, tramways, emboitant le pas les uns à la suite des autres.

Comme les rues de cette immense ville, régulièrement bâtie en damier, sont toutes parallèles, les voitures ne se croisent jamais. Suivant que l'on va dans telle ou telle direction, au nord ou au midi, les cochers suivent telle ou telle rue, et malgré l'énorme circulation, il n'y a point à Philadelphie d'encombrement de voitures, ce qui est une très grande simplification des trajets.

Abraham avait donné au cocher l'adresse de M. Jussieu, et s'était apprêté à grimper à ses côtés.

Mais Pierre lui fit un signe.

—Asseyez-vous sur la banquette de devant, dit-il, nous causerons et vous m'expliquerez ce que nous verrons.

Le nègre, très flatté, ne se le fit pas répéter deux fois.

—Avant d'aller dans le quartier des usines, dit-il, nous allons traverser les rues où sont les établissements de banque.

En effet, au milieu des maisons d'habitation groupées par squares, carré, de cent environ, monotones et bâties en briques rouges comme les maisons de Manchester, les demeures somptueuses des banquiers se détachaient de loin en loin, toutes construites en marbre blanc de Pensylvanie, avec leurs larges degrés en marbre également, leur hautes colonnades, et leurs façades monumentales.

Tout à coup, en se retournant, Pierre tressaillit : Sur un tramway, qui suivait le même ruban de fer que sa voiture, il lui avait semblé reconnaître Eugène Gages.

—Arrêtez cocher ! cria-t-il en anglais à celui qui le conduisait.

Et sans donner d'explications au nègre abasourdi, Pierre sauta vivement à bas de sa victoria et se dirigea vers l'omnibus arrêté également.

Une vingtaine de personnes occupaient la voiture populaire.

Mais celui qui avait si bizarrement frappé les regards de l'ingénieur n'y était plus.

Il avait un chapeau de paille très petit, avec un large ruban rayé bleu et blanc ; or sur le tramway aucun voyageur n'avait de chapeau de paille.

Pierre le voyait, il en était sûr.

Avait-il rêvé ?...

Et son désir de retrouver Eugène Gages, en surexcitant son imagination, devait-il donc le lui montrer partout ?...

Désagréablement impressionné, il allait rejoindre sa voiture, quand en levant les yeux, il lui sembla voir, au bout du square, un individu en chapeau de paille qui s'éloignait vivement.

—Dieu du ciel ! pensa-t-il, c'est lui ; il est descendu de tramway en me voyant moi-même dans ma voiture, je reconnais sa démarche !...

Mais l'inconnu avait trop d'avance.

Au bout de quelques secondes il avait pris une rue voisine et disparaissait aux yeux désolés de M. de Sauves.

A Paris, Pierre eut ordonné à son cocher de courir après celui qui s'éloignait ; à Philadelphie où l'horrible pavage des rues ne permet aux voitures de pouvoir avancer que sur les rails de fer des tramways, ce n'était pas faisable.

—Je suis peut-être fou, se dit-il, voyons d'abord chez M. Jussieu, où il était encore il y a un mois.

Une demi-heure après il arrivait à la porte de l'immense manufacture.

Mais chose étrange et qui lui serra tout d'abord le cœur, au milieu de l'extrême agitation qui régnait à l'entour, du va et vient des ouvriers, des sifflements des machines à vapeur, des longs panaches de fumée sortant tout noirs des hautes cheminées voisines bâties en briques rouges, l'usine de M. Jussieu toute seule était morne et silencieuse.

—Que se passe-t-il ? demanda Pierre, douloureusement impressionné, au nègre, tout aussi étonné que lui.

—On dirait que la fabrique est fermée, répondit aussitôt Abraham.

Puis sautant à terre :

—Il faut voir, dit-il.

Pierre le suivit, et les deux hommes se dirigèrent vers une maison carrée, faisant retour sur le côté de la fabrique et paraissant être l'habitation particulière des directeurs ou des propriétaires.

Un timbre électrique était à la porte, Pierre apuya son doigt sur le bouton blanc.

Aussitôt un nègre aussi grand et aussi noir que Dérigny parut sur le seuil.

—Tiens ! dit celui-ci, Sylvestre Lajeunesse !...

L'autre sourit.

—Pour te servir, mon camarade, répondit-il tout heureux.

—Et tu peux certes le faire.

—De quoi s'agit-il ?

—C'est bien ici chez M. Nicolas Jussieu ?

—C'était... oui !

—Comment c'était ?...

Pierre tressaillit jusqu'au fond des entrailles pendant que Lajeunesse répondait :

—Le patron est mort.

—Mort ! s'exclamèrent à la fois le nègre et l'ingénieur.

—Oui, et d'une façon horrible.

Mais vous devez le savoir.

—Pas le moins du monde.

—Il y a un mois, le patron a été pris dans un engrenage, la main d'abord, puis le bras a suivi, puis tout le corps a été entraîné ; quand on a pu arrêter la machine, il n'y avait plus qu'une bouillie sanglante, on ne distinguait plus rien.

—Seigneur Jésus, en voilà un malheur !... s'écria Abraham, sensible comme tous ceux de sa race.

—Et alors ?... Qu'est devenue l'usine, demanda M. de Sauves plus pratique et qui ne perdait point son idée de vue.

—Il a bien fallu la fermer. M. Jussieu n'ayant ni parents ni famille ni associé en Amérique pour prendre la direction des affaires.

—Ah ! Et les ouvriers où sont-ils ?

—Un peu dispersés de tous les côtés.

—Il n'y a personne pour me donner des renseignements sur quelques-uns d'entre eux ?...

—Si monsieur veut entrer, l'ancien caissier qui a été nommé gardien des scellés, en attendant les ordres de France, est là.

M. de Sauves pénétra dans la maison et fut introduit dans l'ancien cabinet de M. Jussieu, tandis qu'Abraham et Sylvestre, deux compatriotes, renouvelaient connaissance dans le vestibule.

Le caissier était Français comme l'ancien manufacturier.

Pierre exposa très simplement le but de sa visite.

Eugène Gages, son ancien contremaître, l'ayant quitté pour gagner davantage en Amérique, Pierre qui avait besoin de lui, profitait de sa présence à Philadelphie pour essayer de le reprendre, si c'était possible.

—Eugène Gages, monsieur, répondit le caissier, est en effet resté chez nous jusqu'à la mort de M. Jussieu.

Mais tout à coup, le caissier s'arrêta.

—Je me trompe, dit-il, il nous avait quittés huit jours avant.

M. de Sauves tressaillit.

—Avait-il été renvoyé ? demanda-t-il.

—Non, car c'était un ouvrier d'une intelligence rare et d'une conduite irréprochable.

—Alors ?

—Il avait, disait-il, trouvé des conditions beaucoup plus avantageuses.

—Mais il devait de l'argent à M. Jussieu, il me semble ? . . .

—Sa prime d'engagement et des avances ? Oui, mais il a tout remboursé avant son départ.

—Il avait donc des ressources ?

—Il peut avoir mis quelque chose de côté depuis qu'il était ici. Ses journées étaient assez fortes et il ne dépensait rien. Cependant la vie est chère.

—Ah ! . . .

—D'un autre côté, son nouveau patron qui tenait beaucoup à l'avoir, a pu lui avancer les sommes nécessaires pour le faire se libérer ici.

—Connaissez-vous l'adresse et le nom de ce patron ?

—Je puis vous le dire, monsieur.

Et le caissier s'étant levé prit plusieurs registres les uns après les autres, les feuilleta et au bout de quelques secondes dit :

—Eugène Gages est entré chez M. Handerson, rue du Murier, 104.

—Merci, monsieur. Mais avant de me remettre en relations avec mon ancien contremaître, pourriez-vous me donner quelques renseignements sur son compte ?

—Bien volontiers.

—Quelle vie a-t-il menée ici ? Le voyage, le changement d'habitudes ne l'ont-ils pas dérangé ? Est-il demeuré sérieux, travailleur, exact ?

—Absolument, monsieur, Eugène Gages, tout le temps qu'il est resté chez nous, n'a point fait de connaissances. Il arrivait le premier à l'usine et en partait le dernier. Il ne parlait jamais, paraissait en proie à une préoccupation profonde, et était d'une tristesse poignante. Le bruit courait qu'il avait perdu en France, une femme qu'il adorait, et qu'il ne pouvait s'en consoler. En dehors de sa préoccupation et de son mutisme, sa conduite a été irréprochable.

—Vous ne l'avez point revu depuis qu'il a quitté l'usine ?

—Non, monsieur. Je sors peu, et comme j'ai été chargé d'une partie de la liquidation, je travaille, ici, le soir fort tard.

Pierre salua, et ayant donné à Abraham l'adresse de la maison Handerson, rue du Murier, la voiture repartit dans cette direction.

Un Américain au teint de brique, aux longs favoris acajou et au visage impassible, le reçut.

—M. Handerson ? demanda Pierre.

—C'est moi, oh yes ! . . . indeed.

M. de Sauves s'excusa de ne pas se faire présenter et ouvrant son portefeuille il en tira sa carte d'abord, puis la lettre de recommandation donnée par la maison américaine de Paris pour M. Jussieu.

Il ne dit point à M. Handerson qu'il cherchait à reprendre un ouvrier qui peut être était utile à l'Américain, il demanda seulement à le voir, s'étant attaché à lui, disait-il, durant le séjour qu'Eugène avait fait à l'usine de la rue de Belleville.

M. Handerson comprenait admirablement le français, et tout en le parlant mal, s'exprimait cependant d'une façon assez claire.

Peu à peu, en écoutant les explications de M. de Sauves, son visage froid avait revêtu, peut-être malgré lui, l'expression d'un attendrissement assez intense pour sauter aux yeux du frère d'Adèle.

—Mon Dieu ! s'écria involontairement celui-ci, qu'y a-t-il encore ? . . .

—Un bien grand malheur, monsieur, répondit l'autre. Oh ! yes, indeed ! . . .

—Lequel ? vous me faites peur.

L'Américain eut un geste qui semblait dire : C'est ainsi, et plus impassible, continua :

—Il y a quelques jours on faisait des expériences sur un produit nouveau, la maladie d'un ouvrier avait laissé ouvert un robinet à gaz. Une détonation affreuse a eu lieu, tout un côté de l'usine où étaient emmagasinés des pétroles et des essences a pris feu. Un incendie considérable s'est déclaré : il a duré vingt heures. Quand on a été maître du feu, cinq ouvriers manquaient à l'appel. Eugène Gages était du nombre.

—Quelle fatalité ! murmura Pierre de Sauves atterré.

Puis au bout de quelques instants, reprenant possession de lui-même.

—A-t-on retrouvé les corps ? demanda-t-il à M. Handerson.

—Deux entiers, et reconnaissables malgré leur état de carbonisation presque complète. Les autres n'étaient que des débris informes.

—Eugène Gages était-il de ceux que vous avez reconnus ?

—Non, monsieur.

—Alors, vous n'êtes pas absolument sûr qu'il soit l'une des victimes de votre incendie.

—L'Américain, que rien cependant n'étonnait par caractère et par tempérament, regarda M. de Sauves.

—Pardonnez-moi, dit-il, je ne comprends pas, vous . . .

—Je vais mieux m'expliquer. Puisque dans les deux seuls ouvriers dont on a pu constater l'identité, il n'y avait pas Eugène Gages, ce malheureux a quelque chance d'avoir échappé à la mort.

—Mais alors où serait-il ?

—Je ne le sais pas, il peut être allé chercher fortune ailleurs.

—Sans me prévenir, lorsqu'il est venu chez moi volontairement, et que rien ne l'obligeait à y rester ? . . . Ce n'est pas probable.

—Vous n'avez donc pas payé son dédit chez M. Jussieu ?

—Je n'ai rien payé du tout, et il ne m'a rien demandé.

—M. Jussieu, lui avait cependant, en France, fait des avances assez considérables, par l'intermédiaire d'un correspondant installé à Paris.

—C'est possible, mais il a dû les rembourser lui-même ; lorsqu'il est venu me demander d'entrer chez moi, son livret d'ouvrier portait un *exeat* écrit de la main même de M. Jussieu, et à la suite, il y avait un certificat excellent sous tous les rapports.

Le visage de M. de Sauves avait revêtu les traces d'une préoccupation profonde.

Eugène Gages avait-il véritablement trouvé la mort dans l'incendie de l'usine, ou bien avait-il profité de cette chance extraordinaire pour faire perdre ses traces et abandonner une personnalité qui lui pesait ? . . .

Quel problème mystérieux pour l'ingénieur et qui pourrait l'aider à en avoir la clef ?

Evidemment ce n'était pas M. Handerson qui n'en soupçonnait pas le premier mot.

Il le remercia et le quitta.

En un calcul rapide, en allant de chez M. Jussieu à la rue du Murier, il s'était rendu compte que pour avoir remboursé son premier patron avec ses seules économies, Eugène Gages n'eût dû ni manger, ni boire, ni payer de loyer.

Or au prix où étaient les denrées et les logements, en vivant avec la plus stricte économie, sans acheter un vêtement ni une paire de chaussures, à peine, dans les six mois écoulés depuis son arrivée, l'ouvrier avait-il pu mettre cinq cents francs de côté.

Il en avait payé quinze cents.

Où avait-il pris le surplus, pour aller se présenter chez M. Handerson ? . . .

Si Eugène Gages avait eu la suprême intelligence de s'engager à Paris afin de justifier des ressources qu'il laissait à sa fille . . . s'il s'était conduit en Amérique comme un ouvrier sans le sou, tout le temps qu'avait duré le procès de Pierre de Sauves, il avait pour la première fois touché aux trente-huit mille francs volés quand il s'était agi de se libérer vis-à-vis de M. Jussieu.

Et maintenant que la police française ne devait plus avoir l'œil sur lui, en supposant que quelqu'un ait jamais eu des soupçons sur son compte ; maintenant que par l'acquiescement de Pierre de Sauves, l'affaire de l'assassinat de Georges était classée, c'est-à-dire à jamais enterrée ; maintenant que tout le tapage fait autour du crime était calmé, apaisé, fini, Eugène avait songé à reprendre sa liberté et à jouir en paix du fruit de son action abominable.

Mais comme c'était un garçon aux facultés remarquables, il s'était arrangé pour faire croire à sa mort, pour laisser dans le néant d'une catastrophe, dans les cendres insondables d'un incendie, le nom et l'état civil qui eussent pu peut-être plus tard être encore un danger pour lui . . . le hasard est si grand ! . . .

Pierre se disait tout cela.

Et à mesure qu'il réfléchissait, sa conviction se faisait.

Même au consulat de France, devant l'acte mortuaire d'Eugène Gages, ouvrier mécanicien, sa croyance intime se fortifia, s'ancrea en lui : l'assassin de Georges vivait . . .

Avait-il allumé l'incendie de ses mains, afin de servir un plan habilement combiné ?

En avait-il simplement profité ?

Que faisait cela à Pierre ?

Non, Eugène n'était pas mort. Et l'homme au chapeau de paille s'enfuyant devant lui apparaissait sans cesse à ses regards, ainsi qu'un fantôme tragique la fatalité des choses, et peut-être aussi la justice souveraine de Dieu, lui avait laissé entrevoir afin que le désespoir de la vengeance à jamais perdue n'entrât pas en son âme.

Par acquit de conscience, il courut à Philadelphie en tous sens ; il eut vite appris la topographie très simple de cette vaste cité, bâtie en damier d'une régularité parfaite, et tantôt à pied, afin d'être plus libre, soit tout seul, soit avec Abraham, tantôt en voiture, il alla de tous les côtés, cherchant partout, sondant les quartiers, même les plus infects, même le *Mozamersing*, où se passent de si étranges scènes de pugilat, de vol et d'assassinat, et où nul ne s'aventure le soir, à moins d'être lui-même un bantit et un assassin de profession.

Non : Pierre vit là d'étranges mœurs, il assista à des incidents et des épisodes d'un autre âge, d'un autre monde, mais nul part il ne découvrit celui qu'il cherchait.

Dans le milieu des usines et des manufactures, que son titre de négociant français ne tarda pas à lui ouvrir, il ne fut pas plus heureux.

Après un mois d'efforts et de recherches incessantes, il renonça à ses perquisitions et repartit pour la France, après avoir tout simplement pris la date de l'incendie qui avait eu lieu chez M. Handerson : 14 septembre 1869.

V.—LA LETTRE POSTHUME

En arrivant en France, Pierre de Sauves, sans parler de ses soupçons à Adèle encore moins de l'homme au chapeau de paille, entrevu à Philadelphie lui raconta la catastrophe de chez Handerson, et lui remit la copie de l'acte mortuaire d'Eugène Gages, relevé par lui au consulat français.

Un instant la jeune femme tint le papier dans ses mains, les yeux troublés, les lèvres tremblantes, la gorge serrée :

—Ainsi, dit-elle tout à coup, on affirme qu'il y a une justice divine, et voilà un individu qui a tué Georges, qui est cause que tu as été soupçonné, accusé, emprisonné, toi, l'honneur même, et ce misérable assassin est mort dans un accident, subitement, sans appréhension, sans torture, peut-être sans douleur ! . . . Est-ce équitable, cela, Dieu du ciel !

Elle fit craquer tous ses doigts dans une sorte de convulsion nerveuse, et froissa le papier dans ses mains, tandis qu'elle retombait en arrière, plus blanche qu'une morte.

Ce fut Suzanne qui la reçut dans ses bras.

—Non, dit-elle, vous vous trompez. Eugène Gages n'est pas mort. Tous ces jours-ci, j'ai rêvé que je le revoyais, il fuyait, il avait peur ! . . . Non, un pressentiment qui ne ment pas me dit qu'il vit toujours.

Pierre la regardait très pâle, toute changée, un large cercle de bistre estompant ses yeux jadis si rieurs, avec quelque chose de tragique dans la figure, quelque chose qui n'y était pas autrefois, et qui raffinait étrangement sa piquante beauté de Parisienne.

Il ne parlait point, mais il était saisi plus qu'il ne pouvait le dire des pensées qui naissaient en la jeune fille, et qu'il devinait au feu de ses prunelles, se développant, grandissant peu à peu, comme elles s'étaient développées et avaient grandi en lui.

—Mais cet extrait mortuaire ! s'écria Adèle en froissant de nouveau le papier que lui avait donné Pierre. C'est une preuve cela ! . . .

—Un incendie ! . . . murmura Suzanne. Qui peut reconnaître dans un corps carbonisé, peut-être même dans des débris épars, un individu qui ne vous était même pas familier ! . . .

—Mais qui te dit que c'est ainsi qu'Eugène Gages a été retrouvé ?

—Je ne le sais pas, je me l'imagine.

Pierre ne parlait toujours pas.

La jeune fille continua :

—Ah ! si vous connaissiez comme moi l'adresse infernale de ce bandit !... De quoi n'est-il pas capable !... Même d'avoir mis le feu à cette usine pour faire disparaître à jamais ses traces et éviter les recherches de la justice française !...

M. de Sauves tressaillit.

Pourquoi les pensées de Suzanne étaient-elles si exactement le reflet des siennes ?...

Mais il fut arraché aux mystérieuses sensations qu'il étreignaient par Adèle qui, subitement pressait ses mains, et les serrait à les briser.

—Dis, Pierre, s'écria-t-elle tout à coup, réponds-moi. Ce n'est pas vrai ce que prétend Suzanne ?... Elle est comme moi, n'est-ce pas ?... comme toi ?... comme nous tous ? Le sentiment de notre douleur la rend un peu folle ?...

M. de Sauves, subitement, revint du rêve qui commençait pour lui.

—Quoi donc ? balbutia-t-il.

—Quoi ?... Mais on a retrouvé le corps d'Eugène Gages, n'est-il pas vrai ? On l'a vu, on l'a reconnu ?... C'est faux ce qu'elle croit, Suzanne... c'est un rêve... le misérable assassin a bien laissé voir sa face de damné ? Il n'était pas tout noir, quoique ce soit un démon !... C'est autrement qu'en débris informes qu'on la enterré ?

Pierre hochait douloureusement la tête.

—Suzanne a deviné la vérité, dit-il. On n'a vu ni reconnu le corps d'Eugène Gages.

Adèle poussa un cri terrible.

—Ah ! Dieu juste, s'écria-t-elle ; vous avez raison, tous les deux, il n'est pas mort !... Il a trompé tout le monde !

—Je le crois, dit gravement Pierre.

—Tu le crois, et tu es là !... Nous allons repartir demain tous ensemble, et nous chercherons ce bandit jusqu'à ce que nous l'ayons trouvé.

—Et nous ne réussirons pas.

—Que dis-tu ?

—La vérité. Ah ! crois-moi, ma pauvre sœur, j'en arrive moi, de là-bas, et tout ce qu'un homme peut faire, je l'ai fait. Mais ce n'est pas la France, cela ; et dans ce pays neuf, aux villes immenses, à la population innombrable, où chacun se dirige, se défend, vit un peu comme il veut et beaucoup comme il peut, les recherches ne sont pas possibles.

En allant tous les trois là-bas, nous abandonnons forcément l'usine d'ici, la seule fortune que nous ayons ; nous aurons vite épuisé nos ressources, et pour arriver à quel résultat ?... Echouer probablement.

—Alors que faire grand Dieu ?

—Garder notre conviction pour nous sans l'exagérer toute fois. Car enfin rien ne nous dit qu'Eugène Gages ne soit pas mort réellement. Ensuite nous devons attendre qu'un fait probant nous dise qu'il existe et où il est.

—Et ce fait comment peut-il se produire si tous nos efforts ne tendent pas à l'amener ?

—Sur quoi porteraient nos efforts, n'ayant plus aujourd'hui la moindre donnée ? Tandis qu'il me semble impossible qu'Eugène Gages ne veuille pas avec l'argent qu'il nous a volé, exploiter en Amérique, l'invention qu'il connaît aussi bien que moi. J'ai visité les usines. Dix fabriques d'ébénisterie sont déjà montées. J'ai offert nos produits. Partout ils ont été accueillis avec une sorte d'enthousiasme. Un jour ou l'autre, en gardant là-bas les nouvelles relations que je viens de créer, Eugène Gages, s'il est encore vivant, reviendra dans notre vie sous un nom où sous un autre.

Pierre avait parlé avec beaucoup de calme, ainsi qu'un homme qui a longuement, profondément réfléchi aux choses qu'il avance.

—M. de Sauves a raison, dit Suzanne. Il faut attendre.

—Et nous taire, ajouta l'ingénieur. Un homme intelligent comme Gages peut arriver à savoir ce qui se passe chez nous. Or pour qu'il donne libre cours aux projets qui nous le livreront nous devons paraître l'avoir oublié. Mon voyage en Amérique, à ce point de vue, a été une lourde faute.

Et comme Adèle résistait encore, ce fut Suzanne qui la convainquit, la calma et lui parla avec une

si douce autorité que la jeune femme finit par n'avoir plus d'autre volonté que celle de Pierre et de Suzanne.

Cependant, si M. de Sauves semblait ne pas vouloir admettre absolument qu'Eugène Gages fût vivant, c'était afin de calmer Adèle, de ne pas laisser l'esprit impressionnable de la jeune femme s'ouvrir à des espérances folles, des espérances dont l'irréalisation lui ferait un mal affreux.

Mais au fond de lui-même, il en était convaincu de cette existence, il en était sûr.

Afin de ne laisser à son esprit aucun doute et d'établir plus solidement son plan de conduite pour l'avenir, il résolut de savoir ce qu'était devenu la petite fille d'Eugène Gages, et si les personnes qui la gardaient n'auraient pas, par hasard, reçu quelques nouvelles du père.

Pour cela il chercha dans sa mémoire.

Tant de choses s'étaient passées depuis !...

Il avait oublié !...

Mais sous ses efforts persistant peu à peu la clarté se fit.

La conversation avec son contremaître, le soir de la mort de Pauline, finit par se représenter à sa pensée dans ses moindres détails.

Eugène lui avait dit qu'une voisine soignait l'enfant...

Quelle voisine ?

Le nom ne lui revenait pas.

Mais une année était loin d'être écoulée, et en cherchant autour de la maison qu'occupait jadis le ménage, rue Pixérécourt, M. de Sauves pouvait espérer retrouver celle qu'il voulait voir.

Il se mit aussitôt en campagne.

Dès qu'il arriva devant le tas de fumier que picoriaient les poules, qu'il vit la petite enseigne de la laiterie, et qu'il sentit l'odeur de l'étable, il se dit :

—C'est ici, je me souviens, la voisine était laitière.

Il entra.

Le père Lureau était dans la cour, occupé à retourner du foin et de la paille.

Pierre alla s'adresser à lui ; mais un chien ayant aboyé comme un fou, Mme Lureau sortit sur le seuil de la petite maison.

—Qu'y a-t-il pour votre service ? demanda-t-elle un peu étonnée de voir un monsieur si bien mis venir dans sa laiterie.

—J'ai besoin de vous parler, répondit aussitôt M. de Sauves. Voulez-vous me donner quelques instants ?

—Entrez, monsieur, fit-elle en pénétrant la première dans une grande pièce très propre qui devait servir de cuisine, de salle à manger et aussi de chambre à coucher pour les petits, car on voyait deux couchettes dans un coin.

Pierre de Sauves se nomma.

—Vous savez le malheur qui m'est arrivé, madame, dit-il ; il y a peu de temps que je suis libre, ce qui vous explique comment je n'ai pu m'occuper encore de mon ancien contre-maître et de sa petite fille.

—Merci, monsieur, répondit la brave femme sans méfiance, ils vont bien tous les deux.

Pierre tressaillit jusqu'au fond des entrailles.

Cette simple réponse, si banale, semblait indiquer que Mme Lureau avait des nouvelles du mécanicien.

Il essaya de surmonter l'émotion qui l'étreignait, et ce fut d'une voix presque ferme qu'il continua :

—Qu'est devenue l'enfant ?

—Je l'ai portée en Normandie quelque temps après sa naissance, chez une amie à moi, une brave femme nommée Martine Fresnay, qui doit en prendre soin jusqu'à ce quelle entre dans un couvent où j'ai été moi-même élevée.

—Et elle vient bien, cette petite ?

—Elle est superbe.

—N'avez-vous besoin de rien pour elle ?

—Merci, monsieur. Le père, en partant pour l'Amérique, a laissé quinze cents francs pour elle ; et dernièrement il a encore envoyé cinq cents. Avec cela, on élèvera l'enfant jusqu'à ce qu'elle se tire d'affaires toutes seule, même en supposant qu'Eugène Gages ne revienne jamais.

Mais Mme Lureau eût pu parler longtemps encore, Pierre ne l'écoutait plus.

S'il ne l'avait pas encore interrompue, c'était pa

le seul effort de sa volonté, car il ne devait pas lui donner l'éveil par son impatience trop grande.

Une chose unique l'avait frappé, bouleversé, impressionné à rendre l'âme :

Eugène avait envoyé cinq cents francs pour sa fille !...

Quand, à quelle date ?...

Tout était là.

Avant, où après le 14 septembre ?

Un pressentiment lui disait que la lettre avait peut-être été envoyée après l'incendie de l'usine Handerson.

Mme Lureau avait terminé, Pierre reprit :

—Et lui, ce malheureux Gages, qu'a-t-il fait depuis son départ ?

—Il est allé à Philadelphie, et là, il a travaillé comme un nègre.

—Ah ! Il vous écrit ?

—Quelquefois. Dans sa dernière lettre il m'envoyait les cinq cents francs dont je vous ai parlé.

—Ses économies sans doute ?

—Non, une gratification que son patron lui avait donnée.

—Se plaît-il en Amérique ?

—Pas du tout. Il voudrait revenir en France.

—Comme ça se trouve bien, moi qui désirerais tant le revoir chez moi.

—Chez vous ?

—Eh oui, depuis que je suis seul, j'ai trop de travail. Je donnerais à Gages de beaux appointements, et il tiendrait l'intérieur de l'usine quand je suis obligé de m'occuper du dehors.

—Si vous le lui proposiez, demanda Mme Lureau qui, ayant une grande amitié pour le contre-maître, voyait ainsi la possibilité de le faire revenir.

Pierre eut un léger clignement des paupières.

L'excellente créature tombait d'elle-même dans le piège que l'ingénieur lui tendait.

—Je veux bien, dit-il, mais pour cela, il me faudrait son adresse. L'avez-vous ?

La laitière ouvrit des yeux énormes.

—Elle devait être dans la dernière lettre que Gages a écrite, dit-elle.

—Eh bien, où est cette lettre ?

—Je l'ai envoyée en Normandie avec l'argent.

—A Martine Fresnay ?

—Oui.

—Où demeure-t-elle, cette Martine ?

—A Villers-Feuillu, une petite localité entre Bauville et la mer.

—A côté de chez M. de Romilly, alors ? demanda Pierre.

—Tiens, dit Mme Lureau, vous connaissez M. de Romilly ?

—Mme de Romilly est la sœur de ma belle-mère, et dans quelques jours j'irai lui conduire mon fils qui a besoin de grand air. Martine Fresnay a nourri Mlle de Romilly, et tout le monde l'estime dans la famille. Eh bien, donnez-moi un mot pour elle, et à ma prochaine visite chez Mme de Romilly j'irai lui demander l'adresse d'Eugène Gages.

Mme Lureau ne se fit pas prier et d'une écriture fort convenable elle traça le billet que lui demandait M. de Sauves.

—Vous me direz s'il accepte, n'est-ce pas ? fit-elle en reconduisant l'ingénieur jusqu'à la porte.

—Vous pouvez y compter, répondit celui-ci.

Le surlendemain, Pierre ayant déclaré qu'il trouvait Robert un peu pâle, et qu'il allait profiter de l'invitation chaudement répétée de la famille de Romilly d'aller à Villers-Feuillu, partit pour la Normandie.

Mme de Romilly était une femme de cœur qui qui n'avait jamais douté de l'innocence de M. de Sauves, et l'aimait d'autant plus aujourd'hui que Pierre et Robert étaient tout ce qui lui restait de sa sœur, Mme de Lavarande, à laquelle une très ardente affection l'avait unie toute sa vie.

Elle le reçut avec toute la tendresse délicate et raffinée qu'un homme ayant été dans une situation aussi douloureuse que Pierre pouvait demander.

Elle était allée l'attendre elle-même à la gare avec son mari, et le pressa dans ses bras comme s'il eût été son propre fils.